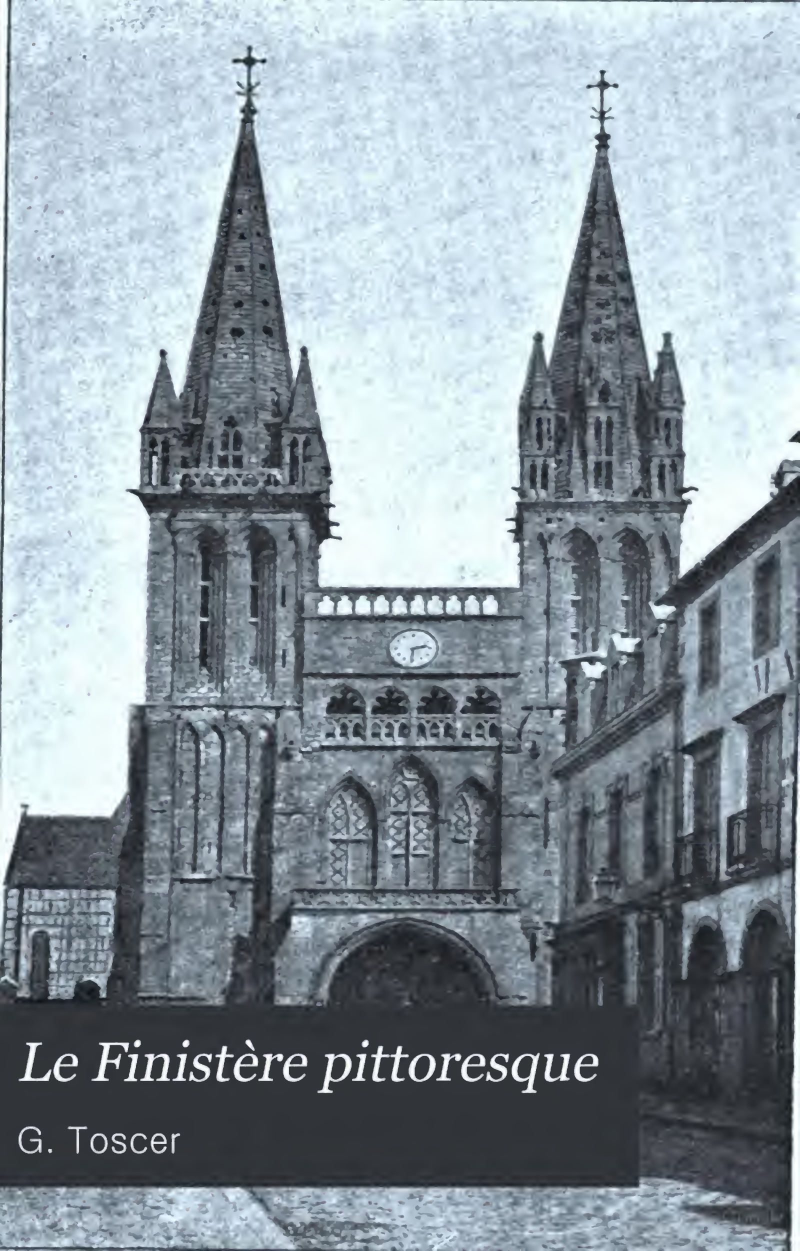


Le Finistère pittoresque

G. Toscer





N° 7 — 1er Novembre 1907. Prix : 1 fr. 75



G. TOSCER
Membre de la Société archéologique du Finistère

Le Finistère Pittoresque

(SITES & MONUMENTS)

Nombreuses Illustrations

SEPTIÈME FASCICULE :

Saint-Pôl-de-Léon, Plouescat, Plouzévédé, Lambader, Berven, etc.

BREST
IMPRIMERIE A. KAIGRE, 4, RUE DU CHATEAU
MCMVII

Le prix du Fascicule est réduit à 1 fr. 50 pour les souscripteurs au volume complet qui formera huit livraisons de 80 pages chacune. — Il paraît deux fascicules par trimestre. — Adresser les demandes à l'Imprimerie, 4, rue du Château, à Brest.

Le huitième fascicule du *FINISTÈRE PITTORESQUE*, portant la date du 15 JANVIER 1908, contiendra les Cantons de :

Lanmeur et Plouigneau

Avec ce fascicule se terminera la première partie de l'Ouvrage : *Pays de Léon et Tréguier.*

EN PRÉPARATION :

Le Finistère Pittoresque

2e PARTIE : CORNOUAILLE.





CANTON DE SAINT-PÔL-DE-LÉON

✦✦✦

SAINT-PÔL-DE-LÉON *(En breton : Kastel-Paol).* — Au temps où saint Pol Aurélien poursuivait ses pérégrinations dans notre pays pour l'évangéliser (1), la ville qui porte aujourd'hui son nom n'était qu'un *oppidum* ou place forte, environnée de remparts en terre. Mais la population était tellement réduite, lorsque le grand thaumaturge et ses nombreux disciples y pénétrèrent, que les bêtes fauves séjournaient à l'intérieur des remparts. En entrant, saint Pol bénit la fontaine de *Lenn-ar-Gloar* (2). « Il serait raisonnable de dire quels habitants saint Pol trouva dans ces beaux lieux, dit Wormonoc, historien du IXe siècle et moine de l'abbaye de Landévennec. Le Saint étant entré dans le château construit pour la défense de la ville, il y trouva pour garnison... une laie avec toute une bande de marcassins qu'elle allaitait en ce moment. Pol Aurélien la toucha de la main ainsi que ses petits, et cette caresse changeant en un instant le naturel de ces animaux, les rendit aussi inoffensifs que s'ils avaient été depuis longtemps nourris dans une étable. »

A Saint-Pôl-de-Léon, où les traditions demeurent si vivaces, on trouve encore la rue du « *Vèzen-Dan* » (rue de l'arbre de Chêne). (3) Ce nom rappelle une autre circonstance de la vie de notre Saint. Le « *Vèzen-Dan* » était un chêne de toute beauté, au tronc vigoureux et élancé, dont la ramure s'étendait

---

(1) Voyez pp. 183, 201 et 288 du présent volume.

(2) Cette fontaine, qui existe encore à l'ouest de la ville, est formée d'un charmant édicule en granit, de style ogival, abritant une antique statue de Vierge-Mère, dans une niche fermée d'un grillage, au-dessus du bassin.

(3) Le nom du chêne se dit plus communément en breton : *gwezenn-dero*, mais le P. Grégoire de Rostrenen donne à *gwezenn-dann* ou *tann* la même signification.



SAINT POL AURÉLIEN FAIT ABATTRE LE « VÉZEN-DAN » IDOLE DU PAYS DE LÉON

sur un large espace. Saint Pol fit abattre ce chêne auquel on rendait un culte idolâtre, mais, pour calmer la colère des habitants, il distribua à chacun d'eux un essaim des abeilles qui avaient établi leur ruche dans un creux de l'arbre merveilleux.

Le comte Withur, parent de saint Pol Aurélien, qui gouvernait le pays de Léon sous la suzeraineté de Judual, roi de la Domnonée, avait sa résidence à l'ile de Batz où saint Pol l'alla voir. Après les premiers épanchements de l'amitié, saint Pol racontait au comte Withur comment le roi Marc'h (1) lui avait refusé une cloche qu'il désirait ardemment, lorsque survint un serviteur, tenant un énorme poisson à la gueule duquel pendait la cloche tant convoitée. Withur offrit à son cousin la cloche qui est toujours conservée dans la cathédrale, où, les jours de pardon, on la balance au-dessus de la tête des fidèles pour les préserver ou les guérir des maladies de l'ouïe.

En retour du don de la cloche du roi Marc'h, le comte Withur demanda à saint Pol de le délivrer d'un horrible dragon qui désolait l'île, dévorant bêtes et gens. Après une nuit passée en prières avec ses religieux, ayant célébré la sainte messe, Pol Aurélien, accompagné seulement d'un jeune guerrier de Cléder, nommé Nuz, se fit conduire à la caverne du monstre. Une foule anxieuse, poussée par la curiosité, les suivait de loin avec Withur. Saint Pol ayant bénit l'épée du gentilhomme, ils marchèrent tous deux contre le dragon « auquel le Saint commanda de sortir de sa tanière ; ce qu'il fit, roulant les » yeux, en sa teste, froissant la terre de ses écailles et sifflant si horriblement, » qu'il faisoit retentir les rivages circonvoisins. Le Saint s'approcha de luy, et, » luy ayant jetté et lié son Estolle au col, le bailla à conduire à son gentil- » homme, qui le mena comme un chien en lesse, saint Paul le frappant de son » bâton ; et, arrivez en l'extrémité de l'Isle vers le Nord, il lui osta son Estolle » et lui commanda de se précipiter dans la mer ; ce qu'il fit, et s'apelle encore » à présent le lieu d'où il se jetta *Toull-ar-Sarpant,* c'est-à-dire, l'abysme du » Serpent, où la mer fait un croulement et bruit étrange en tout temps, sans

(1) Un des héros des *Romans de la Table Ronde* (voyez p. 310).

» aucune cause aparente. » — *(Albert Le Grand. — Vie des Saints de la Bretagne Armorique).*

Le comte Withur, en reconnaissance de l'aide donnée à saint Pol par le jeune guerrier de Cléder, lui donna dans cette paroisse une terre qui fut appelée *Ker-gour-na-deac'h* (maison de l'homme qui ne fuit pas). Quant à saint Pol, il reçut l'ile de Batz où il fonda un monastère. « La réputation de ce nouveau » solitaire s'étant répandue dans le pays, Withur ne crut pouvoir rien faire de » mieux que de l'établir pasteur de ses sujets. Il prit toutes les mesures qui lui » parurent propres pour l'exécution de son projet ; mais il y trouva un obstacle » invincible dans l'humilité du saint homme. Pour vaincre cet obstacle, il » l'engagea à faire un voyage à la Cour de France, sous prétexte de porter au » roi Childebert des lettres de la dernière conséquence. Paul avait trop d'obli- » gation à Withur pour ne pas se rendre à ses souhaits. Il part donc pour la » Cour et remet au roi les lettres dont il était chargé. Ces lettres ne contenaient » autre chose qu'une supplique des Bretons au roi pour le prier de leur » donner Paul pour évêque Le roi les ayant lues, fit ordonner Paul par les » évêques qui se trouvèrent à sa Cour. Tels furent les commencements de » l'évêché de Léon, qui doit son érection au roi Childebert. » — *(Dom Morice. — Catalogue historique des évêques et abbés, dans les Preuves de l'histoire de Bretagne).*

L'an 875, les Normands débarquèrent en Léon et y commirent de nombreux forfaits. La ville fut prise d'assaut et la cathédrale fondée par saint Pol entièrement détruite.

Henri II, roi d'Angleterre, à la tête d'une armée considérable, étant descendu en Bretagne, prit, en 1170, le château de Saint-Pôl qu'il fit raser et la ville resta sans défense.

En 1275, Hervé IV, comte de Léon, qui s'était vu forcé par ses folles dépenses de vendre le château de Brest et ses droits sur la ville de Morlaix (voyez pp. 13 et 394) fut obligé de céder au duc Jean Le Roux ses magnifiques domaines que possédèrent les ducs de Bretagne, jusqu'à la réunion de cette province à la France. Une partie de la seigneurie de Léon forma toutefois une vicomté qui, au XIVe siècle passa par alliance dans la célèbre famille de Rohan. La vicomté de Léon fut érigée en principauté en 1572.

Lors des guerres de la Ligue, la ville de Saint-Pôl embrassa le parti de la Sainte-Union, ce qui ne l'empêcha pas d'être pillée par Fontenelle en 1592. Depuis cette époque, rien ne troubla la paix du pays, jusqu'au moment où les événements du commencement de la Révolution provoquèrent une agitation due particulièrement à la formation de la nouvelle municipalité de Roscoff et

à la suppression du siège épiscopal de Léon, dont était à ce moment titulaire Mgr Jean-François de la Marche.

Né en 1729, au manoir de Kerfors, en Ergué-Gabéric, d'une famille originaire de Brasparts (1), Jean-François de la Marche suivit d'abord la



carrière des armes. Capitaine au régiment de la Reine, il échappe par miracle à la mort à la bataille de Plaisance (1746), et entre dans les ordres. Prêtre en 1756, il fut bientôt, grâce à la protection de Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, nommé vicaire général de Tréguier et, en 1772, évêque de Léon. Il protesta énergiquement contre la Constitution civile du clergé et la suppression de son évêché. Menacé d'arrestation, le prélat put fuir à temps et s'embarqua

(1) Cette famille portait : *de gueules au chef d'argent*. Devise : *Marche droit !*

le 1er mars 1791 pour l'Angleterre, d'où il ne cessa d'encourager à la résistance les prêtres de son diocèse demeurés en France. Au Concordat, Mgr de la Marche refusa au Pape de se démettre de son diocèse. Il mourut à Londres, le 25 novembre 1806, et fut enterré au cimetière Saint-Pancrace. Ses restes mortels ont été transportés dans la cathédrale de Saint-Pôl-de-Léon en 1868.

Affable et bienveillant, Mgr de la Marche consacrait tous ses revenus aux bonnes œuvres. Il avait dépensé une somme de 500 000 livres pour la construction du collège de Léon qui était, à l'époque de la Révolution, un des plus beaux de la province. C'est à lui qu'on doit l'introduction de la culture de la pomme de terre dans le pays.

Le portrait du prélat qui est ici donné est une reproduction de la gravure, très rare aujourd'hui, exécutée en 1797 par W. Skelton, d'après le tableau de Danloux.

Pendant le XIXe siècle, aucun événement politique remarquable ne troubla la cité moyenâgeuse qu'est Saint-Pôl-de-Léon.

Cette paisible petite ville, abritée à l'ombre du Creisker, a conservé les traditions de l'ancien temps. Les cloches, à tout instant de la journée, chantent ou pleurent, selon les circonstances : elles sonnent l'*Angelus,* appellent les fidèles aux offices, carillonnent aux baptêmes ou aux mariages, clament le glas des trépassés, ou tintent l'agonie en implorant une prière pour le chrétien qui va mourir : usage consolant qu'on ne retrouve pas ailleurs et par lequel chacun s'associe au deuil de son voisin, comme si tous les habitants de la « Ville Sainte » étaient membres d'une même famille.

« Ville Sainte », vient-on de dire de Saint-Pôl (1). Cette dénomination, elle la doit peut-être plus encore à ses pieux usages qu'aux clochers de ses églises et de ses monastères. Mais c'est dans les cérémonies extérieures du culte que Saint-Pôl déploie une pompe vraiment magnifique, qu'il s'agisse d'une cérémonie funèbre aussi bien que d'une procession. Voici, par exemple, quelques détails relatifs à l'enterrement de M. le Curé Messager, le 12 mars 1898.

« L'enterrement de M. le Curé, nous écrivait-on de Saint-Pôl, a eu lieu hier à 10 heures, en présence d'environ cent cinquante prêtres, dont une quarantaine de chanoines. M. Fléiter, vicaire général, présidait. La cathédrale était comble et, à la sortie, le défilé du cortège occupait tout le parcours de la cathédrale au cimetière, en passant par la Grand'Rue et la rue Verderel. Les Congrégations ou institutions marchaient dans l'ordre suivant :

1° Les enfants de l'école laïque (filles) ;
2° Les enfants des Sœurs du Saint-Esprit ;

(1) *Kastel, Santel,* dit le *Furnez Breiz.*

3° Les enfants des Ursulines ;
4° La Congrégation des femmes ;
5° Les Enfants de Marie ;
6° Les enfants de l'école laïque (garçons) ;
7° Les enfants de l'école des Frères de Lamennais ;
8° Le collège ;
9° La Congrégation des hommes ;
10° Le Cercle Catholique.

Mais ce qu'on n'a vu qu'une fois peut-être à Saint-Pôl et qu'on n'y reverra sans doute jamais, ce sont les fêtes superbes de la Translation des Reliques de saint Pol Aurélien, le 5 septembre 1897.

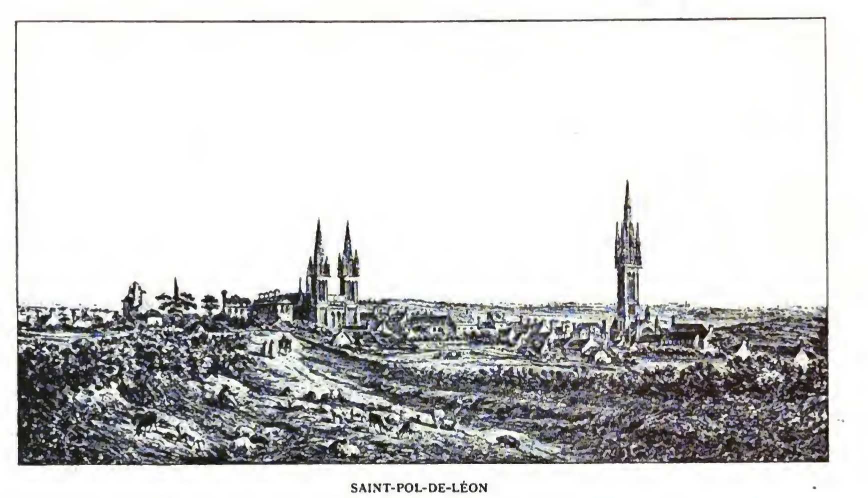


SAINT-POL-DE-LÉON

La grande place le jour de la fête de la Translation des Reliques de saint Pol Aurélien

Admirablement organisées, ces fêtes eurent un éclat incomparable. La ville, pavoisée de tous côtés, décorée de verdure et de mâts ornés d'écussons, portant oriflammes et banderolles, présentait un coup d'œil féerique qui contrastait avec l'apparat ordinaire des fêtes publiques : ici on pouvait se croire transporté en plein Moyen Age.

Dans la rue Verderel, on avait reconstitué la porte Saint-Guillaume, avec ses tourelles, ses créneaux, ses machicoulis. C'est à cette porte, détruite en 1769, que la Communauté de ville avait coutume autrefois de recevoir les évêques, lorsqu'ils venaient prendre possession du siège de Léon ; c'est là que le samedi 4 septembre, M. le comte de Guébriant, maire de Saint-Pôl, accompagné de son conseil municipal et du comte de Mun, député de la circons-



SAINT-POL-DE-LÉON

Vue générale prise en 1852

D'après la lithographie de M. Clec'h, père, professeur de dessin au collège de Saint-Pol-de-Léon.

cription, reçut et harangua le cardinal Labouré, archevêque de Rennes et les autres prélats (1) venus pour présider les fêtes.

Le lendemain, dimanche, de gros nuages sombres menacent à tout instant de se résoudre en pluie. Mais le temps se maintient pourtant, et la procession peut sortir, à l'issue des vêpres. Une escorte de Saint-Politains, montant des chevaux superbes, ouvre la marche. Ils portent le grand costume : chapeau large, gilet et chupen traditionnels, pantalon blanc. Puis viennent sur deux rangs, de longues théories de jeunes filles, les congrégations, les communautés religieuses, deux cent quarante prêtres en surplis et quarante chanoines en camail. Au milieu sont les croix et les bannières. Le nouveau reliquaire, porté alternativement par huit Saint-Politains et par huit prêtres originaires de Saint-Pòl, est précédé des prélats, devant qui on porte les crosses épiscopales. Le cortège est suivi par le maire de Saint-Pôl, la municipalité et un immense concours de peuple.

La reproduction ci-dessus est celle du tableau d'un artiste de Guingamp, qui a représenté la scène au moment où la procession étant revenue sur la Grande-Place, le chanoine Brettes, du clergé de Paris, donne un sermon du haut de l'estrade élevée auprès de la cathédrale.

Le lundi 6 septembre, une pluie torrentielle empêcha le renouvellement de la procession qui devait comprendre trente-deux paroisses, accourues de tous les points du diocèse.

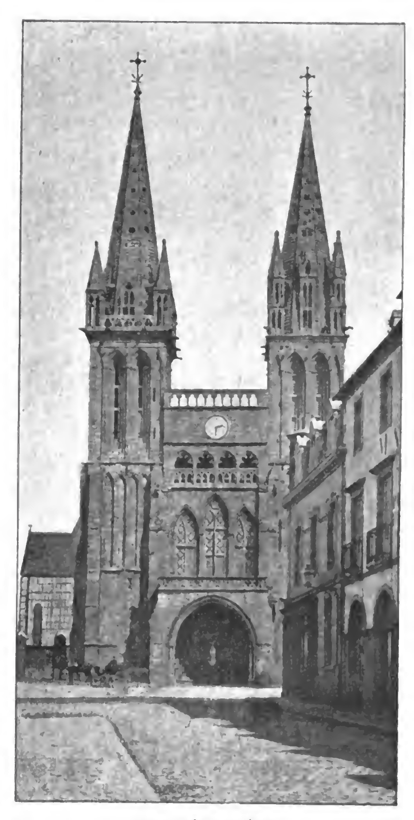
Toutes les fêtes ne peuvent être évidemment célébrées d'une manière aussi solennelle ; cependant, si vous voulez voir de belles fêtes religieuses, allez à Saint-Pôl-de-Léon.

⁂

Saint-Pôl-de-Léon porte pour armes anciennes : *d'or au lion morné de sable,* qui est Léon, *tenant une crosse de gueules de ses pattes de devant.*

Les armes modernes sont : *d'hermines au sanglier de sable, accolé d'une couronne d'or ; le sanglier dressé en pied soutenant une tour de gueules au canton dextre.* Le plus souvent, d'ailleurs, ces armes se trouvent réunies sur

(1) NN. SS^grs Valleau, évêque de Quimper ; Ardin, archevêque de Sens ; Potron, évêque de Jéricho ; Dubourg, évêque de Moulins ; le R. P. Bernard, abbé mitré de Thimadeuc ; et Mgr Dulong de Rosnay, Prélat de la maison du Pape.



SAINT-PÔL-DE-LÉON

La Cathédrale — Façade occidentale



ARMES DE SAINT-PÔL-DE-LÉON

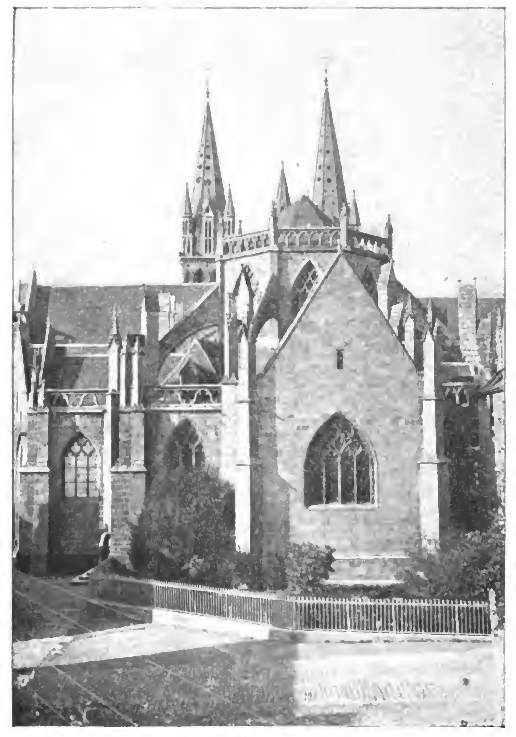
un cartouche surmonté d'une couronne murale et supportant la devise : *Non offendo, sed defendo.*

La beauté de ses monuments attire chaque année, pendant la belle saison, une foule d'étrangers à Saint-Pôl-de-Léon.

La Cathédrale de Saint-Pôl est un vaste et somptueux édifice de 84 mètres de longueur totale et de 44 mètres de largeur au transept ; sa hauteur sous voûte est de 16 mètres.

« Commencée vers 1230 par l'évêque Derrien, écrit le chanoine Abgrall, elle a son grand portail ouest, ses clochers, sa nef et son porche midi construits dans le style du XIIIe siècle, et l'on y remarque des détails très heureux de l'architecture de cette belle époque. La façade ouest présente un porche largement ouvert, surmonté d'une plate-forme au-dessus de laquelle sont percées trois fenêtres élancées. Plus haut, rejoignant les deux tours, règne une galerie à arcades bien découpées, et sur une dernière plate-forme court une balustrade à ciel ouvert. Les deux clochers, quoique trapus comparés au Creisker, offrent des motifs très riches et décèlent une grande habileté dans la construction. La façade du midi se développe le long de la Grande-Place avec son porche des apôtres, ses fenêtres hautes et basses, ses deux rangs de galeries portées sur des corniches sculptées, son petit clocher du chapitre, sa grande rosace du transept ; puis vient le collatéral du chœur et l'abside entourée de contreforts et d'arcs-boutants. A partir du transept, l'œuvre est du

xve siècle, et conçue dans le genre flamboyant. La façade nord est masquée en grande partie par le presbytère et les bâtiments de l'hôtel de ville, ancien



SAINT-PÔL-DE-LÉON
Abside de la Cathédrale

palais épiscopal. On y trouve les mêmes caractères architectoniques que sur la façade sud ; même dans le bras du transept on voit encore certaines parties conservées de l'ancienne cathédrale romane.

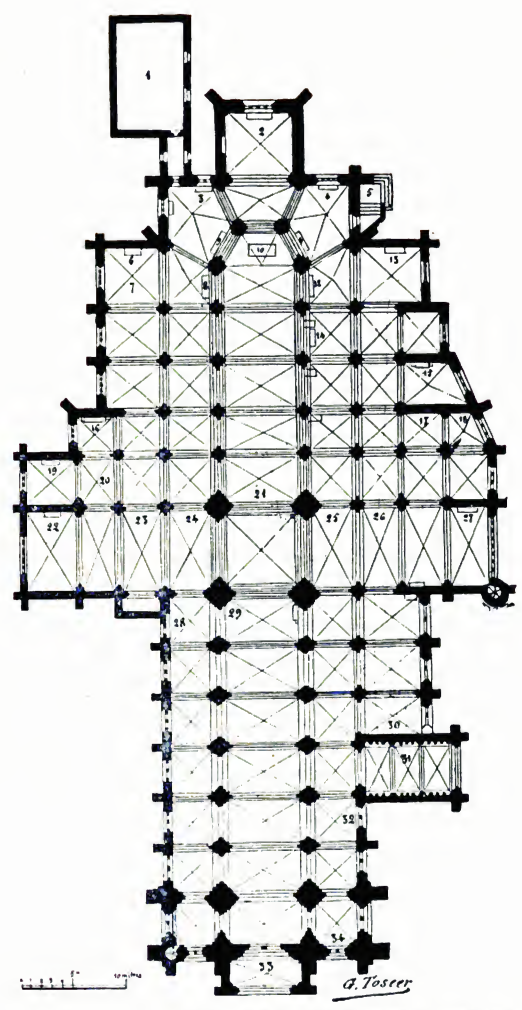
PLAN

de la Cathédrale de Saint-Pôl-de-Léon

LÉGENDE

1. — Sacristie.
2. — Autel Toussaint ou Saint-Joseph.
3. — Statue de N.-D. de Bon-Secours (XVe siècle).
4. — Statue de Saint Pierre (fac-simile en bronze du Saint-Pierre de Rome).
5. — Porte Saint-Mathieu.
6. — Autel du Rosaire.
7. — Dalle tumulaire d'un abbé.
8. — Monument de Mgr de Rieux-Sourdéac.
9. — Monument de Mgr de la Marche.
10. — Maître-autel.
11. — Monument de Mgr Visdelou.
12. — Monument de Mgr de Kersauzon.
13. — Autel des trépassés (ancien autel saint Pol); devant l'autel, dalle tumulaire d'un abbé.
14. — Monument de Mgr de Neufville.
15. — Autel Sainte-Anne.
16. — Autel de saint Pol Aurélien (autrefois de N.-D. de Cahel); devant l'autel, dalle tumulaire du chanoine Richard.
17. — Autel saint Roch.
18. — Calvaire.
19. — Chapelle de la famille de Guébriant.
20. — Dalle tumulaire d'Amice Picard.
21. — Entrée du chœur.
22. — Autel de N.-D. du Carmel.
23. — Autel saint Joseph.
24. — Autel de N.-D. de Lourdes.
25. — Autel de saint Antoine de Padoue.
26. — Autel de l'Enfant-Jésus de Prague.
27. — Autel du Sacré-Cœur. — Grande rosace. — Porte saint Laurent.
28. — Groupe de la Sainte-Famille.
29. — Chaire à prêcher.
30. — Baptistère.
31. — Porche méridional.
32. — Sarcophage en granit servant de bénitier.
33. — Portail occidental.
34. — Porte des lépreux.





Ce plan est tiré des collections de M. Casimir Derrien, sculpteur à Saint-Pôl-de-Léon.

« A l'intérieur, la vue est d'un effet saisissant. La nef, construite en belle pierre de Normandie à la teinte crémée et harmonieuse, est composée de piliers tapissés de fines colonnettes, aux chapiteaux admirablement sculptés, et d'arcades aux moulures d'une finesse extrême. Si l'on avance jusqu'au bout de la nef le saisissement augmente ; on se trouve devant une vraie forêt de colonnes, grosses piles du transept et de l'entrée du chœur, colonnes des branches de croix, des collatéraux et des déambulatoires se combinant, s'enchevêtrant dans un ensemble des plus grandioses et des plus harmonieux. A notre droite est la grande rose du transept midi, avec son admirable verrière, œuvre de M. Lobin, de Tours, la plus belle page de peinture sur verre qui ait été exécutée dans notre pays. Puis en face de nous se déploie le chœur dans la pure beauté de ses lignes et de ses arcades, avec ses galeries flamboyantes couvertes de moulures serrées et de fines sculptures, et surtout avec ses soixante-six stalles à baldaquin, vrais chefs-d'œuvre de menuiserie gothique. Autour des collatéraux du chœur sont rangées de nombreuses chapelles, et le long de la haute clôture de pierre sont disposés de petits autels anciens et plusieurs tombeaux d'évêques. »

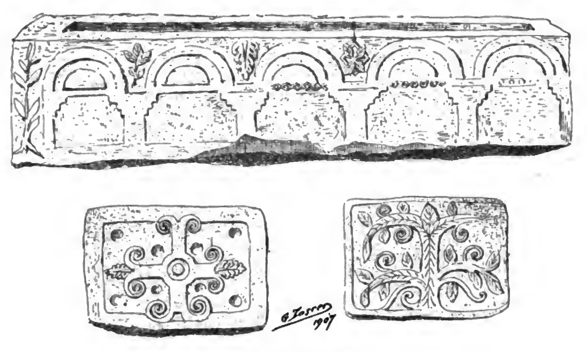
En pénétrant dans la superbe cathédrale par le porche méridional, on trouve, à gauche en entrant, un sarcophage en granit servant actuellement de bénitier. Il est de forme trapézoïdale et mesure extérieurement 2^{m}34 de longueur, 0^{m}72 de largeur à l'extrémité de la tête et 0^{m}66 aux pieds. Le creux intérieur a 1^{m}83 de longueur sur 0^{m}50 et 0^{m}42 de largeur ; la profondeur moyenne est de 0^{m}30 centimètres. Le père Toussaint de Saint-Luc, dévoué comme on le sait à la cause des Rohan qui se prétendaient issus de Conan Mériadec, voulut reconnaitre, en 1664, sur le couvercle aujourd'hui disparu du sarcophage l'épitaphe :

HIC JACET CONANVS BRITONVM REX,

en vieilles lettres capitales, presqu'effacées, dit-il. Ce *presqu'effacées*, qui ne manque pas de saveur dans la circonstance, était un adroit moyen d'établir l'existence d'un prince n'ayant jamais existé. Mais la vérité est tout autre et le savant chanoine Peyron a clairement démontré que ce sarcophage était bien postérieur à l'époque où aurait vécu le légendaire Conan Mériadec et qu'il s'agit tout simplement du cercueil en pierre d'un prélat du nom de Conan, évêque de Léon au XIIe siècle.

La face principale est divisée en cinq arcades en plein cintre, soutenues par de courts pilastres ; entre chaque arcade sont gravées des feuilles de végétaux, ainsi qu'à l'extrémité du côté de la tête, où se remarque une sorte d'arbuste avec ses racines.

A la tête, le petit côté est décoré d'une croix ancrée dont les croisillons horizontaux se terminent par une feuille de fougère. Du côté où reposaient les



SAINT-PÔL-DE-LÉON
Sarcophage ancien dans la cathédrale

pieds est gravé un arbrisseau ayant quelque ressemblance avec une branche de vigne.

A la voûte d'une des chapelles du collatéral midi est peinte une figure emblématique de la Sainte-Trinité. Dans un cartouche, trois faces humaines sont réunies en un triangle dans lequel on voit trois nez, trois bouches et trois yeux seulement. En considérant alternativement chacun des angles de ce triangle, on remarque trois faces distinctement formées, bien que la figure n'ait que trois yeux en tout. Cette curieuse peinture du XVIe siècle est environnée de deux banderolles sur lesquelles on lit en lettres gothiques : *Ma Doue* (mon Dieu) et *arabat* (il ne faut pas).

Devant le maître-autel en marbre noir, qui date de 1770, une grande dalle aussi en marbre noir, dans le pavage du chœur, indique le lieu de la sépulture de saint Pol Aurélien. Le tabernacle en bronze doré est surmonté d'un tabernacle-crosse, en forme de palmier, au haut duquel est renfermé le Saint Ciboire dans une sorte de pavillon suspendu, formant custode.

Autour du chancel, du côté midi, sont trois tombeaux d'évêques :

1. — Mgr Guillaume de Kersauzon, évêque de Léon en 1292, mort en 1327 ;



SAINT-PÔL-DE-LÉON
Figure de la Trinité et inscriptions de la voûte, dans la cathédrale

2. — Mgr Rolland de Neufville, décédé à Rennes, à l'âge de 83 ans, le 5 février 1613 ;

3. — Mgr François de Visdelou, qui n'occupa le siège de Léon que pendant trois ans, et mourut le 18 mars 1668. Son tombeau en marbre blanc, œuvre du statuaire La Colonge, est une des plus belles sculptures de la cathédrale de Saint-Pôl.

Du côté nord, toujours autour du chœur, on voit le tombeau de Mgr de Rieux-Sourdéac, successeur de Mgr de Visdelou, décédé le 8 mars 1651. Autour de la table sur laquelle repose la statue du prélat, on lit l'inscription :

HIC. JACET. ILLVSTRISS. ET. RRDISS. DD. RENATVS. DE RIEVX-SOURDEAC. EPC. LEONENSIS. ANNO. 1613. OBIIT. OCTAVO. DIE. MENSIS. MARTII. 1651.

Le tombeau en marbre blanc de Mgr François de la Marche, surmonté de la statue agenouillée du dernier évêque du Léon, porte dans le soubassement :

HIC JACET

JOANNES FRANCISCUS DE LA MARCHE EPISCOPUS ET COMES LEONENSIS

STIRPE ANTIQVA ET PROGENIE CLARA NOBILIS, VIRTUTE, PIETATE ET LABORIBUS LONGE NOBILIOR SENATUI ET PROVINCIÆ GALLO-BRITONUM CARUS QVIBUS DENIQUE EVERSIS MILITIÆ CLERO CETERISQUE GALLORUM IN ANGLIA EXULANTIUM SUBSIDIA SIBI A REGE ET SENATUS BRITANNICO COMMISSA SOLLICITUDINE ET CHARITATE AMICUS PATER ET PASTOR MINISTRAVIT. OFFICIORUM QUÆ RELIGIO, QUÆ GALLICANA, QUÆ JVRA REGNI QUÆ FIDES ET AMOR ERGA REGIAM BORBONIAM GENTEM IMPOSUISSENT PROPAGNATOR STRENVUS ET RECTE TENAX NON OPPROBRIIS NEC ILLECEBRIS PRAVA JUBENTIUM MOVENDUS SPLENDIDVM PAUPERTATEM ADSCIVIT SIBI CORAM HABUIT ET HONESTAVIT. HISTANTISQUE LABORIBUS INDEFESSUS MISERICORDIA DIVINIA CONFIDENS ET MELIORA SPIRANS

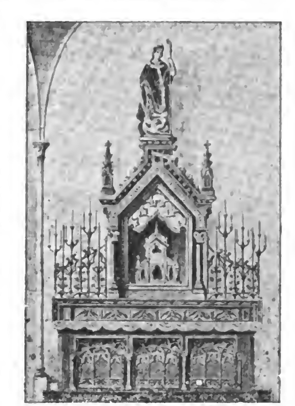
OBIIT DIE XXVa NOVEMBRIS ANNO MDCCCVI. ÆTATIS LXXVII.

(16)

Il faut encore signaler dans la cathédrale, l'autel de saint Pol Aurélien, exécuté en 1897, dans les ateliers de M. Denis Derrien, sur les plans du chanoine Abgrall qui s'est inspiré, dans cette œuvre, des motifs décorant le pignon de la fontaine des Carmélites à Morlaix, dont il a été donné un dessin à la page 409. A la place du Tabernacle est un baldaquin vitré, au fronton orné de clochetons et de crossettes, abritant le nouveau reliquaire. Ce baldaquin est surmonté d'une statue de saint Pol tenant en laisse le dragon au moyen de son étole.

Devant l'autel Saint-Pol est la pierre tumulaire d'Amice Picard, morte en odeur de sainteté, en 1652. On y conduit les petits enfants pour leur apprendre à marcher.

Le nouveau reliquaire dessiné également par le chanoine Abgrall, sort des ateliers de M. Armand Calliat, orfèvre à Lyon. Laissons l'architecte lui-même décrire cette belle œuvre :



SAINT-POL-DE-LÉON
Le nouvel autel de saint Pol Aurélien
Lavis de O. T.

« Cette châsse en bronze doré, écrit-il, mesure 1 m. de longueur sur $0^{m}65$ de largeur et $0^{m}77$ de hauteur, et pèse 120 kilogrammes. Elle a la forme traditionnelle des châsses du Moyen-Age, c'est-à-dire qu'elle affecte la forme d'une église avec nef et bas-côtés, mais cela dans le caractère et les lignes qui conviennent à un travail en métal. La façade principale est composée de trois arcades, séparées par des colonnes à bases et chapiteaux du XIIIe siècle, qui portent un fronton encadrant une ouverture en trèfle, dans laquelle est exposé le *Chef* vénéré de saint Pol, comme l'indique l'inscription émaillée qui l'entoure :

CAPVT SANCTI PAULI EPISCOPI LEONENSIS

L'arcade du milieu contient l'os du bras du même saint :

E BRACHIO EIVSDEM

Toute œuvre doit avoir sa physionomie, sa caractéristique particulière indiquée par son affectation spéciale, par le personnage ou le saint auquel elle est consacrée. Ici les miracles mêmes de saint Pol fournissaient une partie de cette ornementation symbolique. Notre Saint a dompté deux dragons, celui de l'île de Batz et celui du pays du Faou. Donc sur les rampants du fronton on a posé deux dragons ailés, à l'allure fière et terrible, au dessin vigoureux et archaïque ; autour de leur cou est enlacée l'extrémité de l'étole dont le milieu vient s'enrouler autour de la crosse ou bâton pastoral qui forme l'antéfixe de cette façade.

De plus, comme la ville de Saint-Pôl a toujours conservé en breton son ancienne dénomination de Château, *Castel-Paol*, il était bon de rappeler cette idée en donnant à notre petit monument une tournure féodale et c'est ce qui a été fait en transformant les corniches en une double ceinture de créneaux et de mâchicoulis, coupée au droit des colonnettes latérales par des tours crénelées. Sur chacun des côtés, ces colonnettes délimitent trois arcatures dans lesquelles sont enfermées : l'*Omoplate* et la *Vertèbre* de saint Hervé, ainsi que l'*Os du fémur* de saint Laurent, et un fragment considérable d'un *Ossement* de saint Jaoua ou Joévin, provenant de son tombeau de Plouvien. » (V. p. 245).

L'érection, en 1901, de leur cathédrale en Basilique Mineure fut pour les Saint-Pôlitains une nouvelle occasion de manifestations religieuses. Le souvenir en est conservé par des plaques de marbre blanc, placées contre le chancel, derrière le maître-autel et dont les inscriptions sont reproduites à la page suivante.

Chapelle de Notre-Dame de Creisker. — Après avoir raconté la légende d'une lingère de Léon, qui, frappée de paralysie pour avoir travaillé un jour de fête de la Sainte Vierge et touchée de repentir, fut guérie par saint Kirec ou Kirio, le frère Cyrille Le Pennec ajoute : (1) « En mémoire de ce miracle cette femme fist bastir une chappelle en l'honneur de la sacrée Vierge Marie qui fut nommée Nostre-Dame de Creisquer..... Ceste chappelle fut, longtemps après, rebastie magnifiquement, en la forme qu'elle est à présent, par le très excellent et très victorieux prince Jean IV[e] du nom, dit le Conquerant, duc de Bretagne. Ceste Eglise est excellement construicte et ornée de la plus exquise pyramide de France. »

Parlant du Creisker, le maréchal de Vauban disait que c'était le morceau d'architecture le plus hardi qu'il eût jamais rencontré.

On sait combien est populaire, en Bretagne, la chanson du conscrit de Saint-Pôl-de-Léon, composée vers 1830 et dont le premier couplet est particulièrement connu :

Suis né natif du Finistère,
A Saint-Pôl j'ai reçu le jour ;
Mon pays est l' plus beau d' la terre,
Mon clocher l' plus beau d'alentour ;
Aussi je l'aimais et l'admirais,
Et, chaque jour qu' Dieu me faisait
Je disais :
Que j'aime ma bruyère
Et mon clocher à jour !

Pour Cambry, le clocher du Creisker n'est pas seulement « le plus beau d'alentour », mais il l'emporte sur tous ceux qu'il a admirés au cours de ses pérégrinations.

(1) *Histoire des églises et chappelles de Nostre-Dame, basties en l'évesché de Léon.*

HÆC. ÆDES. HONORI.
DEIPARÆ. VIRGINIS. ANNUNTIATÆ. DICATA
NEC. NON. IPSIUS. PER. ÆVUM. SERVO. PAULO. AURELIANO.
CURA. ET. INSTANTIA. FRANCISCI. VIRGILII. DUBILLARD.
PONTIFICIS CORISOPITENSIS. ET. LEONENSIS.
ANNUENTE. LEONE XIII° P. M.
AD. DIGNITATEM. BASILICÆ. MINORIS.
ANNO. MDCCCCI. DIE V. KAL. MARTII
ANNO. AUTEM. CURRENTE. PRIMA. DIE. SEPTEMBRIS.
CURANTE. ALOYSIO. AMATO. LE GOFF
HUJUS. CURIÆ. RECTORE.

SOLEMNIA. GRATIARUM. LEO. O. M.
SPLENDIDO. CULTU. RITUQUE PERACTA. SUNT.
ADSTANTIBUS. DIŒCESIS. ANTISTITE.
E. FINITIMARUM. REGIONUM. PRÆSULIBUS.
QUINIMO. PRÆSIDENTE. SUA. EXCELLENTIA. DOM. LORENZELLI.
SUMMI. PONTIFICIS. APUD. GALLOS.
IN. PARISIIS. NUNTIO.
MAGNOQUE. SACERDOTUM ET. FIDELIUM. CONSURSU.
AC. OMNIBUS. PIETATE. SUA. ERGA. CŒLI. REGINAM.
E. IPSIUS. IN SÆCULIS. CULTOREM. PAULUM. A. LEONENSEM.
SACRÆ. CELEBRITATIS. SPLENDOREM. AUGENTIBUS.
RECTOR. CURIÆ. AD. MEMORIAM. REI. AUSPICATISSIMÆ.
EX. COLLATITIA. PIORUM. PECUNIA.
HEIC. TITULUM. PONENDUM. CURAVIT.

Cette Eglise, dédiée à la Vierge Mère de Dieu
de l'Annonciation, par l'instante intervention de
FRANÇOIS VIRGILE DUBILLARD, avec la grâce
et faveur du souverain pontife, Léon XIII,
a été élevée à la dignité de Basilique Mineure
l'an mil neuf cent un, le 6 du mois de Mars.
Et la même année, le 1er du mois de Septembre
par les soins du Curé de Saint-Pol-de-Léon,
Louis Aimé Le GOFF la fête solennelle de
son Erection Basilicale a été célébrée

en grande pompe d'après le rite approuvé en
présence de l'Evêque Diocésain assisté de plusieurs
Evêques voisins et dignitaires Ecclésiastiques, au
milieu d'un concours innombrable de prêtres et de
fidèles manifestant leur piété envers la Mère
de Dieu et son Serviteur Saint Pol et ajoutant à la splendeur
de la fête, en foi de quoi et comme mémorial
d'un Evénement si heureux, le Curé de cette
paroisse a voulu le faire graver sur ce marbre
qui le transmettra aux générations futures.

« Rien de léger, de svelte, d'élégant comme ce brillant clocher : il l'emporte sur toutes les aiguilles de ce genre que j'ai vues dans mes longs voyages. Ce brillant clocher efface à mes yeux les flèches de Saint-Louis à Paris, celles qui parent la ville d'Auxerre, les clochers de la Flandre, les tours de Malines même, plus élevées, mais moins futées, moins élégantes. » (1)

Lorsqu'à l'intérieur de la chapelle on contemple les quatre piles quadrangulaires formées d'un faisceau de colonnettes, de $3^{m}20$ de côté, on a peine à concevoir que des fondements aussi frêles en apparence puissent supporter cette altière aiguille de granit de soixante-seize mètres de hauteur. L'étonnement augmente encore lorsque, montant le long escalier de cent soixante-quatorze marches qui serpente dans l'épaisseur de la pierre pour conduire à la galerie, on plonge le regard jusqu'à l'extrémité de la flèche, où de toutes parts circulent l'air et la lumière, et où chantent les vents du large. C'est là, avec la voix des corneilles, le seul bruit qu'entende le visiteur, car le célèbre clocher du Creisker, qui avant la Révolution possédait une sonnerie de quatre cloches, en est aujourd'hui complètement dépourvu.

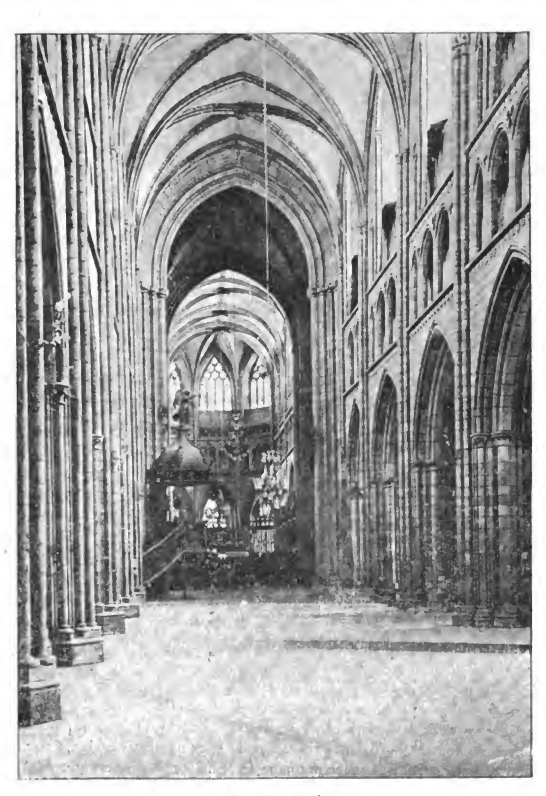
« Regardez-le de loin, dit le chanoine Abgrall, ce modèle des clochers qui devrait servir de mesure à tous les autres, mais faites en sorte de le considérer de face et par son axe, afin que sa silhouette ait toute sa beauté et toute sa valeur. Voyez-le du haut de la grande place, du côté de la gare, de la route de Cléder ou du cimetière Saint-Pierre ; voyez-le par tous les aspects, soit éclairé en plein soleil, soit se découpant en aiguille sombre sur le fond du ciel, et dites si ce n'est pas là vraiment une noble et belle œuvre, et si, selon le mot d'Ozanam, un ange du ciel descendant en ce monde ne commencerait pas par poser le pied sur le sommet du Creisker. »

Après la flèche gothique du Creisker on admire le porche nord-ouest, restauré voici quelque quinze ans et dont les détails rappellent exactement ceux du Folgoët : mêmes guirlandes végétales de vigne et de chardons, niches d'apôtres avec dais sculptés tous différents de dessins, frises d'animaux fantastiques, etc. Le porche midi, surmonté d'une tribune avec galerie, mérite aussi qu'on y jette un coup d'œil. Six hautes fenêtres à pignons aigus y font suite ; cette partie de l'édifice forme un côté du petit square qui a reçu le nom de Michel Colomb (2), l'éminent artiste à qui Anne de Bretagne confia l'exécution du tombeau de son père, François II, à Nantes.

Enfin, on ne quittera pas la chapelle du Creisker sans voir la belle rosace

(1) *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère.*

(2) On ignore le lieu de sa naissance mais on croit qu'il naquit dans l'évêché de Léon, Saint-Pôl ou dans les environs, peut-être Plougoulm. (P. de Courcy).



SAINT-PÔL-DE-LÉON
Intérieur de la Basilique

de l'abside et celle du pignon ouest composée de dix-huit quatre-feuilles d'un dessin habilement combiné et qui a reçu le nom de « Couronne d'épines ».

En exécutant des réparations au Creisker, pendant l'été de 1896, des ouvriers découvrirent, à l'extrémité d'une ferme, un châssis en sapin contenant le curieux document qui suit :

L'an mil sept cent soixante-quinze, Nicolas Pierlot, prêtre de la congrégation de la mission, natif de Sedan, depuis 2 ans 1/2 procureur du séminaire de Léon, ayant, avec l'aide de Dieu, surmonté les obstacles qui empêchaient depuis longtemps la décoration et la restauration de cette église de N.-D. du Kreisker, est enfin parvenu, les deux professeurs du dit séminaire s'étant joints à luy, à pouvoir entreprendre une œuvre si digne de son zèle, l'ouvrage a commencé le 7 mars et a été achevé le 7 juin, même année ; il s'agissait de collatéraux qui n'étaient point lambrissés, mais il parut bientôt que ce n'était là que le moindre défaut ; la charpente s'est trouvée dans la plus affreuse dégradation et prête à tomber. Les poutres qui traversaient d'une arcade à l'autre ne tenaient presque plus que par un bout, les sablières entièrement pourries parce que les canaux pour l'écoulement des eaux du toit étaient déjoints ou rompues ; il fallut renouveler à neuf ou raccourcir toutes les fermes, excepté dans celle trouvée près la tour et celle de l'autre bout du même côté ; il s'est trouvé des chevrons qui ne tenaient plus qu'aux lattes qu'on avait autrefois clouées dessus.

La charpente et la menuiserie sont l'ouvrage de Bizien Le Gall, Philippe Henri, François le Dérof, Claude Testeven et François Bos.

La chose a continué heureusement jusqu'au troisième de mai. Ce jour, Jean Le Gall, maçon, ayant amoncelé sur un échafaud une grande quantité de pierres pour travailler au canal de la dernière arcade du grand collatéral, le dit échafaud qui était au-dessus de la porte méridionale a rompu par la poutre du milieu durant la demi-heure de repos après 3 heures après-midi.

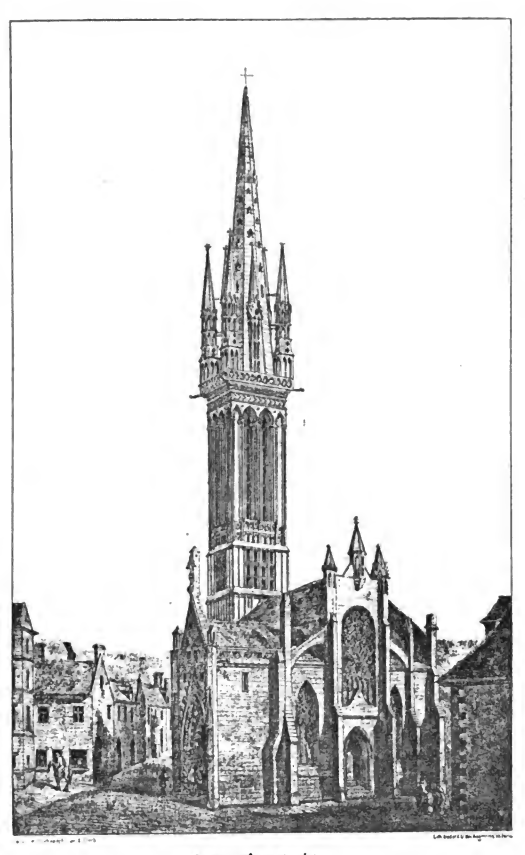
Le dit Le Gall a eu le cou coupé par les pierres qui sont tombées avec luy. Yves, maçon-couvreur, qui s'y trouvait aussi, est mort 3 heures après ; un nommé l'Ange, soldat de marine, aide-maçon, a été mis en grand danger par cette chute, mais le 6 juin, il est retourné au travail. Je me trouvais aussi sur l'échafaud. J'ai eu le même sort que les autres. J'ai été préservé d'une manière que tout le monde a jugée miraculeuse. Je n'ai gardé le lit que 3 jours. Daigne la divine miséricorde me continuer ses faveurs et me conduire à la bienheureuse éternité, répandre ses bénédictions sur un ouvrage que je n'ai entrepris que pour sa gloire, et sur tous ceux qui y ont travaillé et leur postérité. Je me recommande et tous mes ouvriers aux prières de ceux qui liront ceci, mais je demande au Dieu tout puissant que cette lecture ne se fasse qu'après plusieurs siècles.

Au Séminaire de Léon, le 7 juin 1775.

PIERLOT.

Jusqu'à la Révolution, le Creisker servit de chapelle au Grand Séminaire, auquel elle était reliée par une passerelle qui franchissait la rue Cadiou.

Les Ursulines. — C'est dans les bâtiments et dépendances de l'ancien Séminaire qu'est installé le monastère des Ursulines. Elles eurent pour fonda-



SAINT-PÔL-DE-LÉON
Le Creisker

D'après la lithographie de M. Clec'h, père.

teur, en 1630, Christophe de Lesguen, chanoine de Léon et protonotaire apostolique. Prévoyant les événements politiques qui allaient les chasser de la terre de France, les Ursulines de Saint-Pôl-de-Léon, après avoir longtemps formé une Congrégation indépendante, sont entrées en ces dernières années, dans l'union des Filles de la Bienheureuse Angèle Merici de Brescia, fondatrice de l'Ordre, en 1537.

Les Ursulines de Saint-Pôl conservent dans leur chapelle une statuette appelée *la Vierge Noire,* qui est en grande vénération dans le pays.

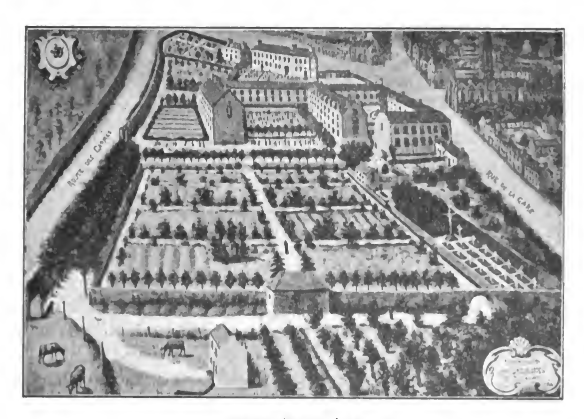
Au temps des guerres de religion, dit la légende, un capitaine huguenot, ayant trouvé dans le trésor de l'île Sainte-Marguerite (la plus considérable des îles de Lerins), une antique statue de la Sainte Vierge, la jeta avec mépris, après l'avoir dépouillée de ses riches ornements et de l'or dans laquelle elle était enchassée. Le capitaine Tanguy de Saint-Georges, vaillant breton, la recueillit respectueusement et ne s'en sépara plus. De retour en Bretagne, voulant témoigner sa reconnaissance à Marie, en lui procurant la plus grande vénération possible, de Saint-Georges fit don de la précieuse image au couvent des Ursulines de Saint-Pôl-de-Léon. Cette antique statue de jais, à laquelle on a essayé vainement de donner une autre couleur, est invoquée surtout comme patronne de la bonne mort. Elle reçoit non seulement le dernier soupir des religieuses, mais encore est-elle demandée dans bien des familles, lorsque l'un des membres se trouve en danger de mort.

Maison Saint-Joseph. — La fondation, dans le diocèse de Quimper, d'une maison de retraite pour les prêtres âgés et infirmes fut autorisée par l'ordonnance royale du 15 mars 1843.

L'article 4 de la même ordonnance permettait à Mgr Graveran, évêque de Quimper, d'acquérir au nom de l'évêché le manoir de Bel-Air, à Saint-Pôl-de-Léon, pour servir à cet établissement, connu aujourd'hui sous le nom de Maison Saint-Joseph. Le clocher de l'ancienne Communauté des Ursulines, de trente-deux mètres d'élévation, démoli en 1847, fut réédifié pour la chapelle des « *Vieux Prêtres* ».

L'église Saint-Pierre, placée aujourd'hui dans le cimetière où elle sert de chapelle, est une des sept paroisses du *Minihy* de Léon. Nous avons déjà dit, *en note au bas de la page 152,* ce qu'étaient les *minihys* ou droits d'asile. Le *Minihy* de Léon s'étendait à tout le territoire de Saint-Pôl et à celui de Roscoff qui en fit partie jusqu'à la Révolution.

Le Collège de Saint-Pôl, qui existe depuis un temps immémorial, était placé, avant 1681, à trois kilomètres de la ville, sur le chemin de Roscoff.



SAINT-PÔL-DE-LÉON
Vue à vol d'oiseau du couvent des Ursulines

D'après le tableau d'une Religieuse de la Communauté.

A cette époque, il fut transféré dans la ville, mais c'est, on l'a vu plus haut, à la munificence de Mgr de la Marche qu'on doit l'établissement actuel. Le Creisker, depuis la Révolution, sert de chapelle au collège.

La réputation du collège de Saint-Pôl-de-Léon est méritée, et plusieurs de ses anciens élèves ont acquis un rang honorable parmi les hommes en vue du XIXe siècle.

Dans la Grand'Rue on voit encore une ancienne maison prébendale, du commencement du XVIe siècle, irrégulièrement percée de fenêtres dans le pignon à l'angle duquel s'élève une tourelle en encorbellement, d'un très gracieux effet. Plus loin, sur la place du Petit-Cloître, on voit la maison du Chanoine Olivier Richard, mort en 1555 et enterré dans la Cathédrale. Au pignon, est un écusson martelé où se distingue encore cependant le rencontre de cerf dont étaient chargées les armes de cette famille.

Le jardin de l'évêché, au nord-ouest de la Cathédrale, est devenu une promenade publique. Dans le palais épiscopal, reconstruit de 1712 à 1750, sont installées les dépendances de l'hôtel de ville.

Le port de Penpoul, situé à un kilomètre environ de la ville, est formé

par un long sillon de sable qui unit le rivage au rocher de Sainte-Anne. (1) C'était autrefois le centre d'un grand commerce, mais il est aujourd'hui presqu'abandonné et abrite seulement une dizaine de barques de pèche. Le village de Penpoul, où se sont construites en ces dernières années quelques gentilles villas, borde le quai, au pied du « Champ de la Rive ».

Dominant l'horizon, le Calvaire en kersanton de « la Croix du Léon » s'élève au sommet du Champ de la Rive. Ce Calvaire, dû au talent d'un jeune sculpteur de Landerneau, M. Donnart, fut solennellement érigé le dimanche 7 juillet 1901, sous la présidence de Mgr Potron, évêque de Jéricho, en présence d'un grand concours de peuple qu'on n'évalue pas à moins de 12 000 personnes.

De ce point culminant on jouit d'un magnifique coup d'œil sur la rade morlaisienne, le château du Taureau, l'île de Callot et la pointe de Carantec ; les côtes de Plouézoc'h et de la pointe de Primel se fondent au loin dans la brume.

Au sud-est de la ville, dans les prés, au-dessous de la route qui conduit de la gare à la rue Cadiou, M. le Comte de Guébriant a fait réédifier, en 1897, la fontaine de Saint-Roch. C'est un charmant édicule en granit, orné de la statue du Saint et des armes de la famille Budes. Les Budes de Guébriant, originaires de la paroisse de Pluduno (évêché de Saint-Brieuc), établis aujourd'hui à Saint-Pôl-de-Léon, où ils possèdent la superbe propriété de la Villeneuve, portent pour armes : *D'argent au pin de sinople, accosté de deux fleurs de lys de gueules*. Devise : *Superis victoria faustis*.

Sur la route de Saint-Pôl-de-Léon à Roscoff, à mi-distance de ces deux villes, au milieu d'un champ près de la voie ferrée, on voit une rangée de trois dolmens ; l'un d'eux est renversé depuis un certain nombre d'années déjà.

C'est un soir d'automne, alors que le soleil à demi voilé par les nuages, descend à l'horizon en des lointains rougeâtres et que s'étend sur la campagne cette pénombre mystérieuse si bien faite pour la rêverie, qu'il faut voir nos monuments mégalithiques. En contemplant ces débris d'une antique civilisation, ces vestiges de générations aujourd'hui disparues, l'imagination s'interrogeant avec angoisse et se demandant le pourquoi de l'existence humaine reste confondue. Mais la grande voix de la Nature lui répond aussitôt : Dieu et l'Eternité !

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'Océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour ?

(1) C'est dans le jardin de la villa Sainte-Anne qu'a été transportée la statue tumulaire de François de Tournemine, dont il a été parlé à la page 349.



SAINT-PÔL-DE-LÉON
Dolmens près de la route de Roscoff

Lavis de G. T.

Une industrie, jadis prospère à Saint-Pôl-de-Léon et qui a produit des œuvres remarquables, est celle de la sculpture sur bois. Il y a un siècle et demi, on en comptait plus de quinze ateliers où règnaient les règles des maîtres « imagiers » du Moyen Age, dont ils conservaient les traditions et le faire plein de naïveté. Les plus belles sculptures du musée de Cluny sont les anciennes boiseries de la sacristie de la Cathédrale de Saint-Pôl, qui rappellent par leurs motifs d'ornements ceux des stalles du chœur.

Mais cette industrie s'en est allée décroissant et l'atelier fondé par M. Denis Derrien, (1) vers le milieu du XIXe siècle, est, croyons-nous, le seul qui subsiste encore, après tant d'autres disparus.

Dans la campagne Saint-Pôlitaine, le paysan se livre à l'élevage de la race chevaline et à la culture maraîchère.

On sait combien est intensive, dans tout le canton de Saint-Pôl-de-Léon, la culture maraîchère, source de bien-être pour le cultivateur. Une ferme louée 1 500 francs peut produire, dans les bonnes années, une récolte de 10 000 francs de légumes. Pendant la saison des choux-fleurs d'hiver, la gare de Saint-Pôl charge en moyenne 50 wagons par jour de ces brocolis qui sont vendus sur tous les marchés de la France et même sur quelques marchés importants de l'étranger. Dans la seule journée du 12 mars 1907, il en a été expédié 135 wagons renfermant 405 000 choux-fleurs. Ce chargement représentait un

(1) M. D. Derrien, mort en 1897, âgé de plus de 80 ans, s'était fait une spécialité des travaux d'église. Dans le mobilier de nos églises, il a montré une entente parfaite du style qui cadre toujours avec celui de l'édifice. Parmi les travaux les plus importants sortis de son atelier, fondé en 1854, on peut citer les chaires à prêcher du Folgoët, de Saint-Pierre-Quilbignon, de la Feuillée ; les stalles des cathédrales de Quimper et de Saint-Brieuc, celles de Notre-Dame de Rumengol et de Notre-Dame du Mont-Carmel à Brest ; autels, tribunes d'orgues, etc. Le reliquaire de Rumengol, charmante réduction du Creisker, est son œuvre.

tonnage d'environ 675 000 kilogrammes. Les pommes de terre nouvelles, artichauts, asperges, oignons, aulx, échalottes, sont aussi l'objet d'un commerce très actif notamment avec l'Angleterre, où un certain nombre de nos compatriotes séjournent pendant la saison des primeurs. C'est au retour d'une de ces campagnes en Angleterre que tant de Bretons trouvèrent la mort dans la catastrophe de l'*Hilda*, le 19 novembre 1905.

Les savants vous diront que cette fertilité exceptionnnelle du sol, dans les environs de Roscoff et de Saint-Pôl, est due à l'influence du *Gulf-Stream* dont un courant baigne la côte nord de notre département. Mais pour le Roscovite, la fécondité des terres est due à l'excellence du sol, pas à autre chose. S'il vous arrive de lui raconter cette histoire de *Gulf-Stream*, attendez-vous à le voir sourire ; cependant n'insistez pas : il serait capable de vous rire au nez.



ROSCOFF. *(Tertre de Goff ou du Forgeron).* — Jusqu'en 1790, Roscoff dépendait de la paroisse de Toussaints, au *Minihy* de Léon.

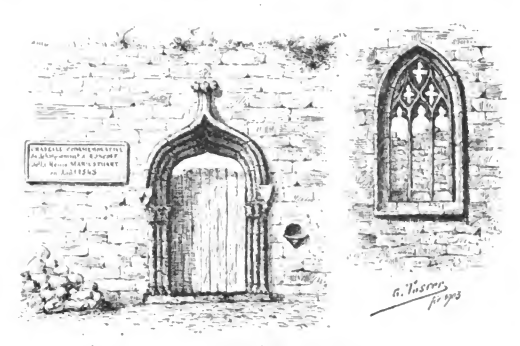
En décembre 1789, l'Assemblée Constituante remplaçait les corps politiques des paroisses par les nouvelles municipalités. S'appuyant sur ce décret, les Roscovites, jaloux de s'ériger en commune distincte, s'insurgèrent et le 31 janvier 1790, au lieu de concourir à la formation de la nouvelle municipalité de Saint-Pol-de-Léon, ils constituèrent celle de Roscoff sous prétexte qu'il s'y trouvait plus de 1.900 âmes et que Roscoff possédait déjà un corps politique régulier.

On juge bien que ce coup d'Etat ne fut pas du goût de la municipalité Saint-Pôlitaine, mais il lui fallut se soumettre : Roscoff devint commune indépendante, après entente entre les deux municipalités pour la délimitation du territoire respectif de chacune.

Les armes de Roscoff sont : *d'azur au navire équipé d'argent, flottant sur des ondes de même, les voiles éployées d'hermines, au chef aussi cousu d'hermines*. Devise : *Ro sco* (Donne, frappe).

Le port de Roscoff, assiégé et incendié en 1375 par le duc de Cambridge, ne fut rebâti qu'en 1404. En 1548, Marie Stuart, qui allait être fiancée au Dauphin, depuis François II, prenait pied sur la terre de France et débarquait à Roscoff. La *chapelle de Saint-Ninien* fut élevée sur le lieu même de son débarquement, pour conserver la mémoire de cet événement historique.

La chapelle en ruines de Saint-Ninien, dont il ne reste actuellement que les quatre murs branlants, forme un rectangle de 14 mètres de longueur sur



ROSCOFF
Ruines de la chapelle Saint-Ninien

6m33 de largeur. Dans le pignon ouest est un portail à voussures, en arc contre-courbé et surbaissé.

Au-dessus de l'autel, du côté opposé, se trouve une fenêtre à deux meneaux dont le tympan flamboyant est formé de quatre-feuilles lancéolés (1).

L'église de Notre-Dame de Croaz-Batz date de 1550. Le clocher accosté de ses deux tourelles d'escalier terminées en dôme, avec ses deux chambres de cloches aux galeries largement saillantes, ses lanternons d'angles et ses trois étages de dômes superposés est un des plus gracieux de notre pays qui en compte tant. A l'intérieur, on admire le beau retable d'autel de style Louis XIV et de curieux bas-reliefs en albâtre du XIVe siècle, retraçant les scènes suivantes du Nouveau Testament : l'Annonciation ; l'Adoration des Mages ; Jésus au milieu des Docteurs ; la Flagellation ; la Mise en Croix ; la Résurrection et l'Ascension.

Dans le trésor de l'église on conserve une belle statue en argent de la Sainte Vierge et un chapelet, vraie merveille d'orfèvrerie ; les grains en ambre sont garnis d'ornements en argent, d'un travail délicat et varié. Ces deux objets furent offerts par Marie Stuart, lors de son débarquement à Roscoff, en 1548.

Au bord du mur du cimetière, ombragé de grands arbres, est un bel ossuaire de l'époque Louis XIII dont les murs de granit sont percés de deux

(1) A la dernière séance de la Société Archéologique du Finistère, M. Bourde de la Rogerie, l'érudit archiviste départemental, a fait un pressant appel en faveur de la restauration de la chapelle Saint-Ninien, appelée à disparaître sous peu pour cause d'alignement.

étages d'arcatures. Celles du bas sont carrées ; celles du rang supérieur, plus hautes que larges, s'amortissent en plein cintre.

A l'entrée de Roscoff, dans l'ancien couvent des Capucins, aujourd'hui propriété particulière, on voit un figuier gigantesque qui fut, dit-on, planté par un père Capucin, lors de la fondation du couvent en 1621. Actuellement ce figuier ne couvre pas moins de 600 mètres carrés de superficie ; quarante piliers monolithes et trente supports en soutiennent les branches. La production annuelle varie entre mille et quinze cents douzaines de fruits.

Roscoff, dont la population totale est de 4 600 habitants et la population agglomérée de 1 300, voit son importance s'accroître tous les jours. Une foule d'étrangers le fréquentent pendant la belle saison. Son port, formé par une petite anse circulaire, sur fond de sable, à l'est de la ville, est protégé par un môle de construction ancienne, de 300 mètres de longueur. Il assèche complètement aux basses mers et ses accès sont difficiles, malgré l'établissement, en ces dernières années, d'un système de balisage complet.

Non loin du port se dresse, sur un mamelon rocheux, la petite chapelle de Sainte-Barbe.

Le chenal de l'île de Batz sert de rade à Roscoff.



ROSCOFF
Clocher de N.-D. de Croaz-Batz

Cliché G. T.

En face de l'église, sont les bâtiments du *Laboratoire de Zoologie*, appartenant à l'Etat et fondé en 1872 par M. Henri de Lacaze-Duthiers, membre de l'Institut. Il n'existait alors, dans le monde entier, aucun établissement de ce genre. Très modeste à ses débuts, ce laboratoire n'a cessé de se développer d'année en année ; c'est aujourd'hui un établissement de premier ordre.

SANTEC est un gros village perdu au milieu des dunes qui s'étendent au sud-ouest de Roscoff, dont il dépend.

La presqu'île de Santec est entièrement formée de sables. Autrefois, poussés par les vents d'ouest si violents sur nos côtes, les sables s'épandaient



ILE DE SIECK

de tous côtés sur les terres cultivées et sur les habitations, et, peu à peu, les ensevelissaient, lentement mais sûrement, sous la dune. On cite des familles possédant des titres de propriété de fermes ainsi disparues. Le village de Santec était, lui-même, menacé d'ensevelissement. Il fallut parer au danger : des plantations de pins maritimes qui réussirent à merveille arrêtèrent l'effet désastreux des sables envahissants.

L'érection de Santec en paroisse est relativement récente. Le Saint personnage qui lui a donné son nom, Sant-Ec, est probablement, dit M. Jourdan de la Passardière (1), l'ancien patron de Plouec, en Tréguier, et de Plœuc (*Plouec*, dans les anciens actes), en Saint-Brieuc.

L'église est aujourd'hui surmontée d'un élégant clocher à galerie, où trois cloches, bénites dans la première quinzaine du mois de juillet 1894, chantent leur joyeux carillon. Jusqu'alors l'église n'avait qu'une petite cloche qui, il n'y a pas encore un grand nombre d'années, sonnait l'heure de la traite des vaches, usage qui lui avait valu l'épithète malicieuse de *cloc'h-goro*.

(1) *Topologie des paroisses du Léon*, en cours de publication dans l'« Echo Paroissial » de Brest.

En face des dunes de Santec, auxquelles elle est reliée aux basses mers par une langue de sable, est située l'île de Sieck. Lorsque la violence des vents et des courants rend dangereux l'accostage le l'île de Batz, les bâtiments trouvent à l'île de Sieck un petit port de refuge. Cet abri naturel a été amélioré en 1883, époque à laquelle on a construit un môle en pierres sèches, terminé par un musoir en maçonnerie de ciment.



L'ILE DE BATZ. *(En breton, Enez-Vaz : île du bâton).* — On a vu (pp. 442 et 443) qu'ayant détruit le dragon qui terrorisait l'île de Batz, saint Pol Aurélien fut mis en possession de l'île par le comte Withur. Pour compléter ce qui a été dit du séjour de notre saint à l'île de Batz, on ajoutera qu'il y mourut à l'âge de cent deux ans, le 12 mars de l'an 574, dans le monastère qu'il avait fondé. Son corps, transporté sur le continent, fut inhumé dans la cathédrale de Léon.

Mais les insulaires étaient retombés dans les ténèbres du paganisme, lorsque vers 1610, l'apôtre breton Michel Le Nobletz, vint leur apporter de nouveau les lumières de l'Evangile. L'île de Batz profita si bien des instructions du pieux Missionnaire, que lorsque cinquante-quatre ans plus tard, le Père Maunoir fit une nouvelle mission dans l'île, il trouva partout des mœurs très régulières et une connaissance approfondie des Mystéres de la foi chrétienne.

L'île de Batz a donné le jour au capitaine de vaisseau Guéguen, qui, sans instruction première, acquit dans les guerres de la Révolution et de l'Empire une réputation non contestée dans les commandements des convois de la Manche.

C'est aussi la patrie du pilote Trémintin, dont on connait la belle conduite dans l'affaire du *Panayoti,* en 1827. Trémintin, deuxième maitre de timonerie et pilote côtier, était le second du lieutenant de vaisseau Bisson, qui commandait ce brick grec qu'on avait capturé. L'équipage se composait de quinze marins français, auxquels on avait adjoint six prisonniers grecs pour aider à la manœuvre. Le 5 novembre, à huit heures du matin, le brick, que le mauvais état de son gréement rendait peu propre à tenir la mer, relâchait à Stampoli. A quelque distance de terre, deux des prisonniers grecs s'étaient jetés à l'eau et avaient pu gagner la côte. Aussi, à la chute du jour, Bisson craignant une attaque nocturne, se concerta-t-il avec Trémintin sur les mesures à prendre. Bisson fit promettre à son pilote que si les Grecs venaient

à s'emparer du bâtiment et qu'il lui survécût, il ferait sauter la prise plutôt que de l'abandonner aux pirates.

A dix heures du soir, le *Panayoti* était attaqué par deux *misticks* chargées chacune de 60 à 70 hommes. Bisson, qu'une blessure affaiblit, voyant son vaillant équipage succomber sous le nombre, ordonne aux survivants de se jeter à la mer. Puis il s'affale sous le tillac, une mèche à la main, et disparaît sous le panneau. Quelques instants après, le *Panayoti* sautait, jonchant au loin la mer de ses débris enflammés et de ceux des deux *misticks* qui l'avaient abordé.

Le brave pilote Trémintin, que l'explosion avait lancé en l'air, se trouva, quelques moments après la catastrophe, étendu, privé de sentiment, sur le rivage ; il ne sut comment il y parvint : il avait un pied fracassé, tout son corps était une plaie vive.

L'alarme que l'éclat et le bruit de l'explosion répandirent sur la côte, provoqua une recherche à laquelle Trémintin dut les premiers secours qui lui furent administrés ; à deux heures du matin, des agents du gouverneur de l'île le transportèrent à sa résidence.

La conduite de Trémintin, qui n'avait point cherché à éviter la mort en se jetant à la mer, comme le désirait son capitaine, est au-dessus de tout éloge. Il fut pour cette belle conduite décoré de la Légion d'honneur et entra dans la Marine avec le rang de lieutenant de frégate (Enseigne de vaisseau). A son passage à Paris, il reçut de la main du ministre de la Marine une épée d'honneur.

Trémintin est mort à l'île de Batz, en 1862, âgé de 84 ans. Le cimetière de l'île renferme son tombeau.

Le 27 novembre 1895, Gabriel-Jean-Marie Milin, âgé de 73 ans, celtisant distingué et continuateur des travaux de Le Gonidec sur la langue bretonne, mourait à l'île de Batz.

Né le 3 septembre 1822 au manoir de Kermoruz, en Saint-Pôl-de-Léon, Gabriel Milin fit toutes ses études au collège de cette ville. En 1847, il était nommé écrivain de la Marine, au port de Brest où, comme agent comptable, il exerçait les fonctions de garde-magasin des Subsistances, lorsqu'il fut atteint par la limite d'âge, en 1880.

Il se retira à l'île de Batz et devint maire de cette commune. Mais, en butte à des contradictions nombreuses, il résigna ses fonctions publiques et se livra exclusivement désormais aux travaux de littérature bretonne qui avaient fait la joie de sa vie.

On a de Gabriel Milin : *Marvaillou Grac'h-Coz*, Contes de la Vieille ;

Furnez ar Geiz, la Sagesse des Malheureux ; *Sonjit er Vad,* Songez-y Bien ; *Buez Sant Tenenan,* Vie de Saint Ténénan, en vers ; *Penaos karet Jezus-Krist,* Traité de l'amour de Jésus-Christ, traduit de saint Alphonse de Liguory, etc. En collaboration avec le colonel Troude, Gabriel Milin a traduit en prose bretonne l'Imitation de Jésus-Christ : *Jezuz skouer ar Gristenien.*

L'ile de Batz forme l'extrémité septentrionale du département du Finistère. Sa longueur est de quatre kilomètres, sa largeur de deux environ ; elle est séparée de Roscoff par un chenal de plus de deux kilomètres de largeur.

Le port de Kernoc est formé par l'anse du même nom, défendue des vents violents du « *suroît* » par une jetée de plus de 500 mètres de longueur. Le terrain de l'île de Batz est assez accidenté, mais l'altitude de cette suite de monticules ne dépasse guère 40 mètres. La terre, sablonneuse et aride, produit de maigres pâturages où, au milieu d'une herbe courte et rase, s'élèvent de distance en distance, quelques bouquets de fougères, de ronces ou d'ajoncs. Nul arbre de haute futaie ne vient rompre la monotonie du paysage. Cependant, sur ce sol découvert et battu des vents pendant les trois-quarts de l'année, les haies de fusains et de tamaris poussent vigoureusement et, à l'abri de murs élevés, quelques espèces d'arbres fruitiers donnent d'abondantes récoltes.

L'église toute gracieuse et de construction récente qui domine le port de Kernoc renferme une relique, vénérée sous le nom d'étole de saint Pol Aurélien.

« C'est, dit le chanoine Abgrall, une longue bande d'étoffe découpée dans un tissu ancien, et dans laquelle on remarque des fragments d'un dessin se répétant uniformément. Pour avoir le dessin complet, il faut juxtaposer les deux extrémités de l'étole et alors on reconnaît parfaitement le sujet qui y est représenté : ce sont deux chasseurs montés sur des chevaux et se trouvant en face l'un de l'autre, ou affrontés. Chacun d'eux porte un faucon sur le poing ; entre les pieds des chevaux on voit courir les chiens des cavaliers. Le tissu est de soie très forte ; le dessin n'est ni brodé ni broché, mais tissé au métier. Les teintes, quoique défraîchies, sont assez bien conservées ; ce sont le bleu, le jaune brun et le blanc. On ne peut pas assurer que cette étole soit celle qui a servi à saint Pol pour dompter le dragon et le mener en laisse, mais on peut avancer sans hésitation qu'elle a pu parfaitement lui appartenir, sinon comme étole liturgique, du moins comme bande d'ornement. Ces étoffes représentant des animaux ou des personnages affrontés se fabriquaient en Assyrie et en Perse bien des siècles avant notre ère. Du temps de saint Pol et de Childebert elles étaient dans le commerce courant, grâce aux relations avec l'Orient, et il n'y a rien d'étonnant que le roi franc ait fait un pareil don à notre évêque lorsqu'il lui donna l'investiture. »

A l'est de l'île existent encore les ruines d'une église ensablée, bâtie sur l'emplacement même du monastère fondé par saint Pol Aurélien. Le plan

forme une croix latine terminée en demi-cercle à l'abside et aux branches du transept. La section rectangulaire des piliers qui sépare la nef des bas-côtés est de 1 mètre sur 0m75 ; ces piliers sont reliés entr'eux par des arcades en plein cintre de deux mètres d'ouverture. Cette église, de l'époque carolingienne (1) et par conséquent un des plus anciens monuments de notre pays, mesure 28 mètres de longueur sur 8m40 de largeur. Le pignon ouest conserve encore sa petite porte, surmontée d'une fenêtre géminée et d'un petit campanile.

Un phare est construit dans la partie ouest de l'île. Ce phare, à éclipses, émet toutes les vingt-cinq secondes un groupe de quatre éclats blancs. Sa portée est de 34 milles, sa hauteur au-dessus du niveau de la mer de 68 mètres.

Quoiqu'il soit éloigné de la côte de 400 mètres environ, la violence de la mer en ces parages est telle, qu'après une nuit de tempête, il n'est pas rare de voir les vitres du phare rendues opaques par la couche de sel qu'y a déposée l'embrun des lames.

Un des plus terrifiants spectacles que j'aie vus ici, nous disait en 1891 le gardien chef du phare, fut le naufrage du trois-mâts la « *Vendée* », qui se rendait à Brest avec un chargement de vins.

C'était à la fin de février 1889. Une tempête épouvantable régnait depuis deux jours, quand, une après-midi, nous aperçûmes ce trois-mâts se dirigeant droit sur les rochers qui se prolongent à l'ouest de l'île. La mer était tellement démontée que la crête des rochers avait disparu et qu'on eut cru, devant cette écume blanchissante, voir le bâtiment naviguer dans *du lait en ébullition*. Toute la population de l'île était là haletante, faisant des signaux désespérés et pensant voir à tout instant le trois-mâts s'engloutir. Comment arriva-t-il à passer au milieu des récifs sans y rester ? Chacun se le demandait. Déjà on recouvrait un peu d'espoir, lorsqu'on s'aperçut que le bâtiment ne gouvernait plus ; tous les panneaux étaient fermés, il n'y avait personne sur le pont. Moins d'une demi-heure après, poussé par le vent et la mer dans la direction de l'île de Sieck, il était pris entre deux roches, d'une façon telle, que toutes les tentatives de renflouement demeurèrent inutiles. L'équipage entier périt dans ce naufrage. Un des matelots fut retrouvé deux jours plus tard, mort de faim et de froid, les mains crispées sur un écueil qu'il n'avait pas lâché dans la mort même.



(1) M. de Kerdanet n'hésite même pas à dire qu'elle paraît dater en partie du temps de saint Pol Aurélien.

PLOUÉNAN. — C'est le *Plebs Lapidea* (Plou-Meinin) de la *Vie de Saint Pol Aurélien*, par Wormonoc. 'Dans les reformations du xve siècle, Plouénan porte le nom de Plouëmenan.

Situé sur un plateau élevé, au milieu d'une campagne bien cultivée et fertile, mais dont l'aspect est quelque peu monotone, le bourg de Plouénan est formé de quelques maisons groupées autour d'une très vaste église moderne dont le clocher a été construit en ces toutes dernières années.

Au bord de la voie romaine de Saint-Pôl-de-Léon au Faou, à une petite distance du bourg, s'élève l'antique chapelle de Notre-Dame de Kerellou, récemment restaurée. Au-dessus du portail ouest est gravé un écusson écartelé de Rivoalen, de Kergorlay, de Plœuc et de Lanuzouarn. Les chênes séculaires, la croix et la fontaine à piscine de granit qui environnent la chapelle forment un pittoresque tableau. Dans la niche de la fontaine on a placé une ancienne statue gothique de Notre-Dame de Kerellou.

Plus bas, on trouve la ferme de Pennanéac'h, bâtie sur l'emplacement d'un ancien château, la premiére maison seigneuriale de la paroisse et qui appartint successivement aux Lanuzouarn, Kermavan, Rivoalen, Penmarc'h, Daugeau et Duvalaër.

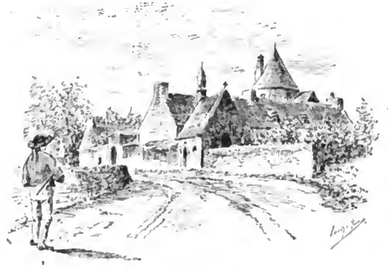
A l'ouest de Plouénan, on rencontre le manoir délabré du Rest, possession au xvie siècle de la famille du Louet. La chapelle de Saint-Guénal, tout proche, qui en dépendait, renfermait une belle statue du Saint patron, en abbé, et de très curieuses frises sculptées. Ce petit édifice était encore intact en 1899, époque à laquelle le recteur de Plouénan, désirant supprimer le pardon de la chapelle, fit ôter la toiture et enlever la statue de saint Guénal. Les frises devinrent la proie d'un brocanteur morlaisien.

Au carrefour de la route de Mespaul est édifiée une belle croix ancienne. L'embase de la croix est formée de deux grotesques, cramponnés l'un à l'autre, en des attitudes tourmentées et portant sur leurs têtes, à l'avers, le groupement ordinaire des personnages : le Christ, la Vierge, saint Jean, les deux larrons ; derrière est une mise au tombeau. Sur le piédestal est gravé : C : KERANGUEN. Cette croix porte deux écussons, parti au 1 de trois tourteaux (1) et au 2 fascé de six pièces. Le manoir tout voisin de Keranguen subsiste encore partiellement.

Les gentilhommières abondaient jadis en Plouénan, mais il serait trop long de décrire toutes celles qui conservent encore un reflet de leur ancienne splendeur. On peut cependant citer les manoirs de Kerbic, Meshelou, Kerbalanec et Kerincuff, dans le charmant vallon arrosé par le ruisseau qui vient se jeter dans la Penzé, au vieux moulin de Kerlidec.

(1) Keranguen portait : *d'argent à trois tourteaux de gueules.*

Au nord du bourg, sur les limites de la commune de Saint-Pôl-de-Léon, se trouvent les manoirs de Lesplouénan et du Carpont, séparés par un vallon et entourés d'arbres de haute futaie. Lesplouénan, construction sans beaucoup de caractère, garde toutefois une jolie tour gothique à six pans, son double portail et son colombier. Sur la porte de la chapelle est un écusson *d'hermines au sautoir de gueules*, armes des Pontantoul, seigneurs de Lesplouénan aux xve et xvie siècles.



PLOUÉNAN
Manoir de Lesplouénan

Dessin de L. Le Guennec.

Le Carpont, moins important, est un édifice à portes et fenêtres gothiques surmonté d'une tourelle ronde. Il a appartenu à la famille Le Veyer.

A droite de la grand'route de Saint-Pôl à Morlaix s'ouvre la magnifique avenue, longue d'un kilomètre, du château de Kerlaudy, qui se cache, sur le bord de l'estuaire de la Penzé, au milieu de grands bois. Ce beau château a été construit vers le milieu du xviiie siècle, par Joseph-Michel-René, comte du Dresnay, gouverneur de Saint-Pôl et du Minihy, père du marquis du Dresnay, mestre de camp de cavalerie et guidon des chevau-légers de la garde du Roi, en 1777, colonel du régiment d'émigrés qui portait son nom, à la descente de Quiberon. Il mourut à Londres en 1798. Kerlaudy appartient aujourd'hui à la famille Drouillard de la Marre Entre le château et le passage de la Corde existe un dolmen.



MESPAUL *(Meas-Pol).* — Le *meas,* dit M. Jourdan de la Passardière, est une vaste étendue de terre arable, dont les subdivisions ne sont pas limitées par des *fossés,* ce qui distingue le *meas* du *parc* qui, lui, est entouré de clôtures en terre.

La paroisse de Mespaul, ancienne trêve de Plouvorn, est dédiée à saint Pol-Aurélien. L'église a été rebâtie voici une dizaine d'années. On y conserve une très ancienne bannière du saint Patron.

L'ancienne église datait des XVIe et XVIIe siècles. L'abside, terminée en hémicycle, semblait plus récente. Dans le cimetière, on voit encore un reliquaire à baies cintrées de la Renaissance, et une croix-calvaire à personnages.

Les bois de Coatudavel et du Cosquérou, anciennes seigneuries déchues, s'étendent jusqu'au bourg de Mespaul. La famille de Coatudavel, issue en ramage de Penhoat, s'est fondue dans le Ny. Cette maison, qui a produit un évêque de Poitiers, Mgr Mathurin le Ny de Coatudavel, mort en 1739, s'est éteinte en la personne de Louis-Emmanuel le Ny de Coatudavel, lieutenant de vaisseau, fait prisonnier à Auray, en 1795. Le président de la Commission militaire, désirant le sauver à cause de son air de douceur et de jeunesse, lui dit : « Vous n'avez pas dix-huit ans, sans doute? » — « Je devine votre » intention, lui répondit Louis le Ny, et vous en remercie, mais je ne sauverai » pas ma vie par un mensonge. » Il fut fusillé.

Les manoirs de Coatudavel et du Cosquérou sont aujourd'hui en ruines. Au Cosquérou existent encore cependant quelques vieux bâtiments et un beau colombier. Tout près, le moulin seigneurial forme un délicieux paysage avec sa vieille chaussée et son étang où se reflètent les hauts arbres de la rive.

« De Mespaul au hameau de Sainte-Catherine, on rencontre à gauche l'entrée de l'avenue du manoir de Kergoulouarn, signalée par une ancienne croix de 1626 à statuettes adossées. L'une d'elles figure un chevalier armé de toutes pièces, la lance à la main. Le manoir est un grand édifice du XVIIe siècle, flanqué d'un pavillon carré, percé d'un élégant portail Renaissance et de hautes fenêtres, et qui garde encore quelque majesté, malgré son état de dégradation. Devant règne une vaste esplanade bordée d'arbres, avec colombier dans l'un des angles. Les seigneurs de Kergoulouarn servaient aux montres en *hommes d'armes*. La famille du même nom s'est fondue dans Simon, puis le Rouge, d'où Kergoulouarn a passé aux Alain de la Marre, Bertho de Kerverzio et la Bourdonnaye-Montluc.

» Le village de Sainte-Catherine, autre trêve de Plouvorn, actuellement hameau de Mespaul, est situé sur la route de Saint-Pôl à Landivisiau, au

sommet d'une colline. La chapelle ne remonte pas au-delà du XVIIe siècle et a été récemment restaurée. Près d'elle, jolie croix gothique à personnages, où l'on remarque la Madeleine agenouillée, baisant les pieds du Christ. Sur le socle est une Notre-Dame de Pitié. » *(Louis Le Guennec).*



PLOUGOULM. *(Plebs Columbani).* — Cette très ancienne paroisse est dédiée au célèbre Colomban, abbé de Luxeuil, mort en 597, que l'on appelle en breton *Coulm* (en construction, *Goulm*), mot qui signifie colombe dans tous les dialectes bretons. Le nom de Coulm ou Colomban est encore



PLOUGOULM
1. Le clocher et le porche. — 2. Fontaine de N.-D. de Prat-Coulm

porté dans cette paroisse et dans plusieurs autres voisines, et comme nom de baptême et comme nom de famille. *(Note de P. de Courcy dans la* « Biographie Bretonne », *de Levot,* t. Ier, p. 404).

L'église fut reconstruite en 1833, mais on réserva de l'ancien édifice le portail latéral, datant de 1701, et la tour bâtie l'année précédente ; elle porte

le nom de M. Abrahamet, vicaire général de Léon et recteur de Plougoulm à cette date. Dans une niche au-dessus de l'entrée du portail est placée une statue de Vierge-Mère allaitant l'Enfant Jésus. Le trésor renferme une riche croix processionnelle en argent de 1693, ornée derrière le Christ d'une statuette de saint Colomban, la crosse à la main et bénissant.

Dans la tour on conserve une belle cloche portant l'inscription suivante où les mots sont alternativement séparés par des fleurs de lys et des mouchetures d'hermine :

J'AY ⚜ ESTE † FAITE ⚜ PAR † L'ORDRE ⚜ DE † NOBLE ⚜ ET † DISCRET ⚜ MISSIRE † HERVE ⚜ JACQUES † LE BORGNE DE LA PALUE ⚜ RECTEUR † DE ⚜ PLOUGOULM † ET ⚜ BENITE † PAR ⚜ VENERABLE † ET ⚜ DISCRET † MISSIRE ⚜ HERVE † PRIGENT ⚜ RECTEUR † DE ⚜ CLEDER † PROMOTEUR ⚜ DE † LEON ⚜ MESSIRE † JEAN ⚜ LE BORGNE † SEIGNEUR ⚜ DE LA PALUE † MAJOR ⚜ DE LA † NOBLESSE ⚜ DE † LEON ⚜ ET † DEMOISELLE ⚜ ANNE † DE ⚜ QUERMENGUY † DAME ⚜ DE † QUERAZAN ⚜ M'ONT † NOMMEE ⚜ EN † L'AN ⚜ 1711 † TH. LE SOUEF ⚜ ME † FECIT ⚜

Sur cette cloche sont gravées les armoiries de Mgr Jean-Louis de la Bourdonnaye, évêque de Léon, celles des Le Borgne et celles des Kermenguy.

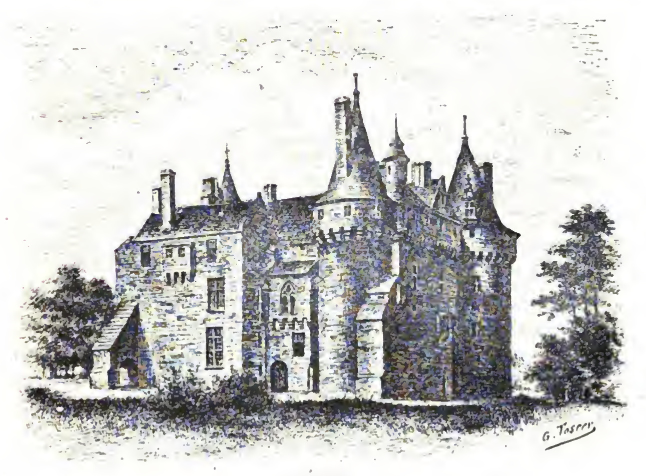
Dans le cimetière est une croix portant la statue de saint Colomban. On y remarque aussi deux lec'hs, hauts d'environ 2^{m}50, dont l'un est surmonté d'une croix et un ossuaire bien délaissé qui, lorsque nous l'avons visité, servait de chantier à un couvreur chargé de réparer l'église.

Au nord du bourg, en contrebas de l'église, est la chapelle moderne de Notre-Dame de Prat-Coulm, sur le clocher de laquelle, selon la légende, plane sans cesse une colombe : c'est l'âme du jeune duc Arthur de Bretagne qui vient réclamer des prières. La chapelle de Notre-Dame de Prat-Coulm, dans un enclos à l'entrée duquel sont les statues de Notre-Dame et de saint Colomban est accompagnée d'une fontaine sacrée aussi surmontée d'une statue de Notre-Dame. Le pardon (Visitation de Notre-Dame, 2 juillet), est jour férié pour toute la paroisse, de même que le *Pardoun-Mud*, pardon muet, ainsi nommé parce qu'on doit faire le pèlerinage sans parler. Le *Pardoun-Mud* a lieu le dimanche de la Trinité.

A Croas-Méan, au carrefour de l'ancienne route de Lesneven et d'un vieux chemin menant au bourg, s'élève un menhir surmonté d'une croix pattée et mesurant près de cinq mètres de hauteur. Au sommet de la colline voisine, de l'autre côté de la vallée, sont les ruines du vieux manoir de Crechiziou,

dont la chapelle disparue était dédiée à saint Roch. Deux belles statues en granit qui en proviennent, une Vierge-Mère et saint Jacquees le Majeur, sont aujourd'hui déposées au Musée de Morlaix où elles sont cataloguées comme datant du XIVe siècle. Crechiziou passa aux Guillotin de la Villesimon, après avoir appartenu à la famille le Moyne de Trévigny.

Près de la route de Saint-Pôl-de-Léon, dans une garenne bordant le che-



SIBIRIL
Château de Kerouzéré

min, on aperçoit un peulven renversé, nommé la *Pierre du Diable,* qui a sa légende :

Lorsqu'on bâtissait la cathédrale de Saint-Pôl, le vieux Guillou (Satan, en Bretagne), qui était alors à Cléder, voyait d'un œil d'envie s'élever chaque jour plus majestueux les clochers jumeaux de la superbe basilique. Plein de fureur, il résolut de les renverser. Sûr de sa force, le vieux Guillou prit une roche énorme qui se trouvait à portée de sa main et la lança vigoureusement dans la direction de la nouvelle église. Mais, soit qu'il eût mal calculé son élan, soit qu'une force supérieure vint contre-balancer la sienne, toujours est-il que la masse rocheuse tomba à l'endroit même où on la voit encore aujourd'hui.

Voilà, n'est-ce pas, une preuve irréfragable et palpable de la véracité de ce récit ?

Non loin de là, le vieux manoir de Kerautret, décrit en détail par le chevalier de Fréminville dans ses *Antiquités du Finistère*, t. Ier, p. 80, ne conserve de son antique splendeur que son portail surmonté de trois corbelets. Sous la Révolution, les bâtiments du manoir déjà convertis en ferme furent une des principales cachettes où se réfugièrent les prêtres insermentés du canton, auxquels le fermier offrait une hospitalité aussi généreuse que pleine de périls. Cependant malgré toutes les perquisitions de la force armée, nul ne réussit à découvrir le recoin, dissimulé dans la maçonnerie, où se tenaient blottis les prêtres réfractaires.

A l'extrémité sud de la paroisse, sur l'ancienne route de Lesneven, le pont et le hameau de Kerguiduff rappellent le souvenir du combat violent et meurtrier qui eut lieu, le dimanche 24 mars 1793, entre les troupes du général Canclaux et les insurgés du Léon qui furent mis en déroute. Plusieurs femmes prirent part à la lutte, aux côtés de leurs pères ou de leurs maris et quelques-unes y furent blessées.



SIBIRIL. — L'église actuelle date de 1767. Le maître-autel est décoré d'un tableau ancien, représentant l'adoration des Rois-Mages.

L'église abrite le tombeau de Jean de Kerouzéré, échanson du duc Jean V, mort en 1460. Sa statue tumulaire, couchée sur le tombeau et fort bien exécutée pour l'époque, le représente en chevalier armé de toutes pièces, à l'exception de la tête et des mains qui sont nues. Les mains sont jointes, la tête repose sur un coussin que soutiennent deux anges, les pieds s'appuient sur un lion couché rongeant un os. Au côté gauche le chevalier porte une longue épée nue ; entre ses jambes est une autre épée plus courte ; enfin au côté droit est sa *dague* ou *miséricorde*. Sur le ceintûron on lit en lettres gothiques les mots : *List, List* (laissez, laissez), devise bretonne de la maison de Kerouzéré. Les armes de cette famille (1), surmontées d'un casque timbré d'une tête de cygne, sont plusieurs fois reproduites dans le soubassement du monument.

Le cimetière renferme un modeste ossuaire où on lit l'inscription :

R : BRETON : 1743

A un kilomètre au nord du bourg, en descendant vers la mer, le château de Kerouzéré, vaste édifice de forme carrée, élève fièrement vers le ciel ses

(1) De pourpre au lion d'argent.

tourelles à machicoulis, terminées en toitures à poivrière. Ses murailles, toutes en granit, ont plus de quatre mètres d'épaisseur.

Le château de Kerouzéré qui existait dès 1360 était, lors des guerres de la Ligue, en 1590, possédé par Boiséon de Coëtinizan.

Boiséon, fidèle à Henri IV, prévoyant qu'il allait subir un siège en règle, mit le château en état de défense et en donna le commandement au capitaine Kerdraon, homme de guerre expérimenté, mais dur et cruel. Sous les ordres du marquis de Goulaine, lieutenant-général du duc de Mercœur pour le Léonnais, la noblesse des environs et des bandes de paysans assiégèrent le château qui, après six semaines de résistance, dut capituler, faute de vivres. Mais les paysans refusèrent de respecter la capitulation accordée par leurs chefs, les vaincus furent massacrés et leurs membres promenés au bout des piques. Plusieurs chefs ligueurs, eux-mêmes, furent blessés en essayant de s'opposer à ces scènes de férocité.

Plus tard, rentré en possession de son domaine, Boiséon réédifia le château de Kerouzéré, tel qu'il existe encore aujourd'hui.

Le hameau de Moguericc, au nord de Kerouzéré, semble bâti sur des substructions gallo-romaines.

Au sud du bourg, le manoir de Penfeunteniou, aujourd'hui disparu, était le berceau d'une très antique famille encore existante et qui a produit Christophe de Cheffontaines, général des Cordeliers, prédicateur renommé et écrivain religieux de talent, mort à Rome en 1595.





CANTON DE PLOUZÉVÉDÉ



PLOUZÉVÉDÉ. — Situé à l'extrémité d'un vallon pittoresque qui descend vers Kerham et Pont-ar-Barrès, ce bourg, quoique chef-lieu de canton, n'a guère d'importance puisque la population totale de la commune reste au-dessous de 1 900 habitants. L'église est moderne, sauf la tour datant de 1752 qui, avec ses deux chambres de cloches à galeries, ses pinacles d'angles et sa flèche élancée aux arêtes munies de crochets, rappelle les gracieux clochers de la Roche-Maurice et de Saint-Servais. Dans la muraille extérieure de l'église, on a replacé deux écussons timbrés d'un casque et entourés du collier de Saint Michel ; malheureusement les meubles des écus ont été martelés.

L'entrée du cimetière, garnie de pilastres, porte la date de 1771.

Si le bourg n'offre rien de bien intéressant, du moins l'excursionniste trouvera-t-il une large compensation en poursuivant sa route pendant encore 1 500 mètres, jusqu'au village de Berven, au nord de la commune, où se trouve l'un des plus beaux monuments religieux que nous ait légués la Renaissance.

La chapelle de Notre-Dame de Berven, sur le côté d'un vaste enclos, est précédée d'une porte monumentale à trois arcades en plein cintre, accostées de pilastres, d'ordre dorique extérieurement et d'ordre corinthien à l'intérieur de l'enclos. Un escalier ménagé dans le massif de maçonnerie conduit à la plate-forme, privée de balustrade.

Le clocher, de 1576, qui s'amortit en une succession de dômes l'emporte en grâce et en hardiesse sur celui de Roscoff.

Dans le pays dénudé où elle se dresse fièrement, écrit Léon Palustre, cette tour si bien couronnée produit un effet merveilleux et l'on comprend que sur sa base l'admiration ait gravé le verset suivant emprunté au *Cantique des Cantiques :*

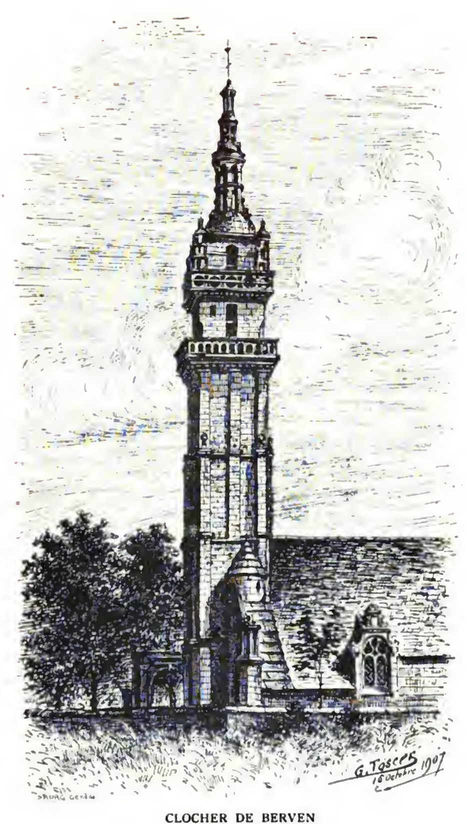
QVÆ EST ISTA QVÆ ASCENDIT DE DESERTO, DELICIIS AFFLVENS

De chaque côté de la fenêtre flamboyante du chevet est une statue formant gargouille, dans le primitif costume de nos premiers parents avant leur péché et où, seule, la mère des humains montre quelque pudeur. Ces statues, très frustes, semblent provenir d'un édifice antérieur à la chapelle actuelle.

La décoration intérieure de la chapelle est digne du magnifique clocher qui la surmonte. La nef est séparée des bas-côtés par des colonnes cylindriques avec soubassements moulurés, très bas, mais sans chapiteaux ; ces colonnes supportent des arcades en plein cintre. Les entraits de la voûte, aussi en plein cintre, sont terminés en gueules de dragon. Les frises reproduisent, avec cette verve d'imagination que nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de constater, les sujets les plus divers. De la frise de droite, il ne reste que des fragments : saint Michel avec sa balance, suivi d'une figure diabolique qui précède, elle-même, un ange portant une banderolle. La frise de gauche est coupée, de distance en distance, de statues formant corbelets, parmi lesquelles se remarque une représentation de saint Pierre. La statue du milieu porte un cartouche mutilé et illisible, où on voit encore cependant la date de 1580.

La nef est séparée du chœur par une clôture ou chancel en pierre, formée de quatorze colonnes cannelées et d'une porte centrale, en bois sculpté, au-dessus de laquelle on lit la date de 1601. Le jubé, également en bois, d'un travail plus grossier, est surmonté d'une Crucifixion, accostée de la Sainte Vierge et de saint Jean. Au-dessous, quatre panneaux en bas-reliefs, séparés par des Sybilles, retracent dans un ordre renversé les scènes suivantes de la Vie de Notre-Seigneur : *l'Ecce Homo ; Jésus tombe sous la Croix ; Marie reçoit le corps de son Divin Fils ; Jésus est mis au tombeau.* Les parties latérales du jubé, au-dessous de colonnes cannelées, montrent dans le soubassement : du côté de l'Evangile, les douze Apôtres et du côté de l'Epitre, saint François d'Assise, sainte Apolline, sainte Agathe, sainte Catherine, etc. Les panneaux du tympan représentent la scène de l'Annonciation : la Sainte Vierge d'un côté, l'Archange Gabriel de l'autre. Dans le bras nord du transept, l'autel est surmonté d'une niche à volets contenant une statue de la Sainte Vierge, les pieds reposant sur un croissant lunaire, et entourée d'un arbre de Jessé. Sur les volets sont sculptés six bas-reliefs polychromés. A droite de la Vierge : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité. Sur le côté de ce panneau sont figurées trois Sybilles : la première tient une fleur ; la suivante, un berceau ; la dernière, une corne d'abondance. L'autre volet représente les scènes suivantes : Les anges apportant la « Bonne nouvelle » aux bergers ; l'Adoration des Mages ; la Circoncision.

Au midi du transept, autre niche à volets renfermant la statue de saint



CLOCHER DE BERVEN

Eloi accompagnée des quatre scènes : 1. saint Eloi arrêtant le cheval du roi Dagobert ; 2. saint Eloi priant, conjure un incendie ; 3. saint Eloi ferre la jambe coupée d'un cheval ; 4. saint Eloi et les trônes du roi Dagobert.

« La première terre seigneuriale de Plouzévédé, dit M. L. Le Guennec, était celle de Coëtarmoal, érigée en marquisat, en 1576, sous le nom de la Roche, en faveur de Troïlus de Mesgouez, capitaine de 50 hommes d'armes d'ordonnance, page et favori de Catherine de Médicis. Il subsiste encore à



PLOUZÉVÉDÉ

Ruines de la chapelle et du manoir de Kerham

Dessin de L. Le Guennec.

Coëtarmoal un édifice gothique peu considérable. Un autre château mieux fortifié était celui de Coatangars, bâti à la pointe d'une colline dominant le vallon du Guilliec et le pont que franchit la route de Plouvorn à Berven. On voit encore les ruines de cette place, détruite pendant les guerres de la Ligue ; elles consistent en une enceinte rectangulaire, flanquée aux angles de tourelles rondes et environnée de douves. La terre de Coatangars a appartenu à l'illustre famille du Chastel. En remontant vers Berven, on rencontre les restes du manoir du Baud, jadis possédé par les Guernisac, dont une autre branche résidait au manoir voisin de Kerham. Ce dernier, aujourd'hui en un état affligeant de ruine, est une assez curieuse imitation, dans des proportions plus modestes, du château de Kerjean. Il fut commencé au milieu du XVIII[e] siècle par Messire Alain-Louis de Guernisac, chevalier, seigneur de Kerham, époux de Catherine de Carné, et achevé par leur fils Alexandre, dont les armes, accolées à celles de sa femme Jeanne-Françoise Crouëzé du Mur, décorent la

façade Une enceinte de murailles, flanquée à trois des angles d'une tour carrée, et au quatrième d'une chapelle croulante, environne le château. Cette enceinte est elle-même bordée de douves que franchit un pont de pierre. »

⁂

TRÉZILIDÉ. — Trézilidé, dont on ignore jusqu'à présent l'étymologie, est une ancienne trêve de Tréflaouénan.

L'église, autour de laquelle se groupent seulement quelques maisons, est bâtie sur une petite colline entre les routes de Morlaix et de Saint-Pôl à Lesneven. Elle est dédiée à saint Péran. C'est un édifice peu important reconstruit au XVIIIe siècle avec les matériaux de l'ancienne chapelle dont le clocheton et le portail de style gothique ont été rebâtis dans la forme primitive. La façade porte la date de 1767 et un écusson renversé, où on croit lire les armes des Kermavan, seigneurs de la trêve, en raison de leur baronnie de la Marche.

L'intérieur de l'église est bien décoré, mais pourquoi avoir remplacé nos bonnes vieilles statues bretonnes par les *fadeurs* de la rue Saint-Sulpice? Saint Péran lui-même en arrive en droite ligne, dans l'habit d'un évêque enluminé et chamarré d'or sur toutes les coutures, depuis la pointe des sandales jusqu'aux extrémités de la crosse, naturellement. L'antique image du Saint patron a été mise au rebut, à moins qu'elle n'ait encore fait la joie d'un antiquaire. On retrouve heureusement l'image de saint Péran sur la vieille croix du cimetière, où le Christ est en outre accompagné de la Sainte Vierge, de saint Jean, des deux larrons, de saint Pierre et d'une *Pieta*.

Tout Trézilidé dépendait autrefois du fief de la Marche, possession des Kermavan et des Maillé. Le manoir de ce nom est démoli, mais il existe encore à la Marche un beau camp retranché, dit Castel-Huel, vaste terrasse triangulaire qui domine toute la vallée. Ce camp est surmonté d'une magnifique motte de 12 à 15 mètres de hauteur.

En aval de la Marche, dans le même vallon du Guilliec, on trouve le manoir ruiné de Kermerien, ancien domaine des Le Moyne, qui devait avoir une certaine importance si l'on en juge par l'étendue de ses murailles croulantes, ses belles avenues et son moulin. Les portes et les fenêtres gothiques qui subsistent du bâtiment principal, indiquent une construction du XVIe siècle.



SAINT-VOUGAY. — Saint Vougay, Vouga ou Vio, comme tant d'autres Saints qui ont christianisé l'Armorique, naquit en Hybernie, au commencement du VIe siècle. Après avoir exercé le saint ministère à Armach, ville autrefois florissante d'Irlande, il vint aborder à Kerity-Penmarc'h, où, à quelque distance du rivage, il se construisit un oratoire. Troublé dans ses méditations par l'affluence des visiteurs, il quitta la Cornouaille pour venir s'établir dans un bois, à l'est de Lesneven, à l'endroit même où s'élève l'église paroissiale qui porte son nom. Saint Vougay mourut le 15 juin 585.

L'église de Saint-Vougay, sauf le pignon qui est moderne, date du XVIe siècle. Le clocher aigu surmonte le porche midi, comme à Saint-Thégonnec. Les deux contreforts du portail ouest offrent les armes des Kergournadec'h (un échiqueté) entourées du collier de Saint-Michel et surmontées d'une couronne comtale. Au contrefort de droite est appuyée la dalle tumulaire de Jean Barbier, seigneur de Kerjan, mort en 1538. La statue du défunt, revêtue de son armure et accompagnée de deux figures d'anges, dont l'une est assise sur l'épée, est assez grossièrement sculptée.

A l'intérieur, de curieuses frises représentent un cerf trainant un char où se repose une déesse comme à Pencran (voy. p. 306) ; puis viennent des dessins géométriques, coupés de statuettes formant corbelets, parmi lesquelles deux figures féminines tiennent l'écusson des Barbiers de Kerjan : *d'argent à deux fasces de sable*. Dans la sacristie, est un enfeu des seigneurs de cette antique maison.

Le Saint breton, Jean Discalceat *(sant Yan Diac'hen)* était originaire de Saint-Vougay. Sa statue, qui s'y trouve encore, a été transformée en saint Herbot, par l'adjonction d'un *ribot* (baratte à beurre) placé à sa droite ! Nul n'est prophète en son pays, dit la Sagesse des Nations.

Dans le mur du cimetière on a encastré un écusson des Carman-Lesquélen, seigneurs de Coëtseizploué, et le socle d'une ancienne croix du cimetière portant l'inscription suivante :

O : VOS : ŌS : QVI : TRĀS
ITIS : PER : VIÂ : ATTĒDI
TE : ET : VIDETE : VBI :
EST : DOLOR : SICVT : DOLOR MEVS

On conserve au presbytère de Saint-Vougay un missel manuscrit sur vélin qui remonte au IXe siècle. On y trouve des litanies contenant des noms de saints bretons honorés dans notre province, déjà à cette époque. Malheureusement plusieurs feuillets manquent au commencement et à la fin du volume. De plus,

la reliure toute moderne de ce manuscrit infiniment précieux a été confiée à un artiste (?) maladroit, qui en a rogné le texte.

C'est dans la commune de Saint-Vougay qu'est situé le château de Kerjan, qu'on a appelé le Versailles de la Bretagne.

Le château de Kerjan fut construit en 1560, par Louis Barbier, seigneur de Kerjan, et son oncle, le chanoine Hamon Barbier. Kerjan fut érigé en



CHATEAU DE KERJAN

Cliché G. T.

marquisat, en 1618, par Louis XIII en faveur de René Barbier, chevalier de Saint-Michel et gentilhomme de la chambre du Roi. Le Souverain, dans ses lettres-patentes, déclarait que « le château de Querjan était de si belle et si magnifique structure qu'il estoit digne de son recueil et séjour si ses affaires l'appelaient en Bretagne, estant l'une des belles maisons de son royaume. » Cette superbe construction, précédée d'un fossé profond, est entourée de remparts dont l'enceinte rectangulaire a 250 mètres de longueur sur 150 mètres de largeur. On pénètre à l'intérieur par deux portes à pont-levis placées vis à vis l'une de l'autre. Au-dessus de la première porte sont gravées les armoiries : parti au 1 de Louis Barbier ; au 2 de celles de sa femme Jeanne de Gouzillon : *d'or à la fasce d'azur accompagnée de trois pigeons du même, becqués et membrés de gueules.*

Le château consiste en un vaste corps de logis flanqué de deux ailes,

destinées aux gens de service. A l'extrémité de l'aile droite est la chapelle de style gothique, communiquant avec le reste du château par une galerie découverte.

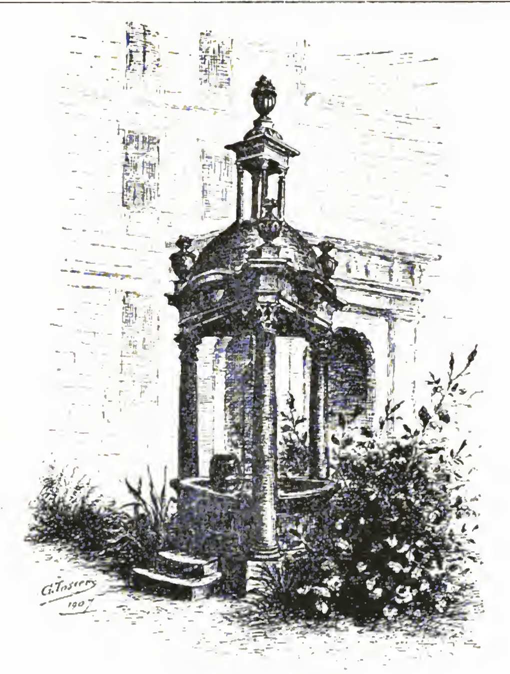
Un incendie détruisit une partie de l'édifice quelques années avant la Révolution.

A gauche du perron à deux rampes qui conduit à la porte principale du château, est édifié le puits qui fait l'admiration de tous les visiteurs. La coupole, soutenue par trois colonnes d'ordre corinthien, est terminée par un haut lanternon carré. Peut-être, dit Léon Palustre, ne s'explique-t-on pas trop l'encorbellement qui fait saillie au centre de chaque corniche, mais ce défaut, si c'en est un, a bien peu d'importance.

C'est au château de Kerjan, selon M. de Kerdanet (1), qu'on fabriqua pour la première fois les *ballins,* sorte de tissu d'étoupes, dont il fut fait plus tard un si grand usage en Bretagne.

« Permettez-moi de vous conter, à ce sujet, dit-il, une petite histoire que m'a fournie la tradition. Au temps des Ollivier (c'était le bon vieux temps), le sire de Kerjan avait une jeune dame, dont la vertu égalait la beauté. Il eut occasion de faire un voyage à la cour, où on le railla beaucoup de n'y avoir pas conduit sa femme. On l'accusa même d'être jaloux ; il affirma ne l'être point, ne pouvoir même l'être, tant il était assuré de la vertu de sa dame. On en vint au défi : ce qui fut accepté. En conséquence, un de nos galantins partit pour Kerjan, où il arriva avec une lettre du mari, qui disait de le bien recevoir. Il y fut, en effet, bien accueilli, et y passa quelques jours qu'il employa, dit-on, à séduire la jeune châtelaine ; mais cette dame vertueuse lasse enfin des poursuites de son hôte, le fit tomber, un soir, par une trappe, dans de profondes oubliettes où désormais pour charmer ses ennuis, elle lui donna force étoupe, afin d'en composer le tissu qu'elle avait inventé. Elle le prévint qu'il ne serait nourri que selon ses œuvres ; qu'il eut donc à travailler avec courage. Les amis de Paris, ne voyant point arriver leur compagnon, croyaient déjà à ce qu'ils appelaient sa bonne fortune ; et, pour s'en assurer, l'un d'eux fit aussi le voyage ; il y fut pris comme l'autre ; il tomba dans l'oubliette où son voisin lui enseigna ce qu'il avait à faire. Autant en advint successivement à plusieurs autres. Tous furent employés à la filasse : et, quand le mari revint à son manoir, il y trouva ces petits maitres, dont sa femme avait fait d'excellents ouvriers. Ainsi finit l'histoire, qui donna naissance à ces vers bas-bretons :

(1) Notice sur le château de Kerjan.



CHATEAU DE KERJAN
Le puits

Ar c'hoën euz an incardeuret
A zo bet e Kerian savet. » (1)

Le château de Kerjan fut pillé au commencement de la Révolution. La propriétaire d'alors, Mme de Coëtanscours, fut plongée, en 1793, dans les prisons de Brest. Traduite devant le Tribunal révolutionnaire, elle fut condamnée et périt sur l'échafaud, le 27 juin 1794, à l'âge de soixante-dix ans. Sa sœur, Mme veuve de Launay-Lestang, arrêtée avec elle, subit aussi le même supplice.

(1) Kerjan fut le berceau de ces bons ouvriers
Que nos vieux Léonards appelaient balliniers.

Au nord du bourg, sur la route de Plouescat, sont les ruines du manoir de Mezormel, belle construction du XVIIe siècle qui conserve deux cheminées monumentales à chacun des pignons. La facade, en granit de grand appareil, est ouverte d'une porte en plein cintre. Dans la cour qui précède les ruines du manoir, il existe encore une belle cuve circulaire monolithe en granit, d'environ 1m50 de diamètre et élevée d'un mètre au-dessus du sol. Le manoir de Mezormel vit naître, le 12 octobre 1664, Joseph de Kerscau (1), qui fut baptisé le 4 novembre suivant, par Richard Miorcec, recteur de Saint-Vougay.

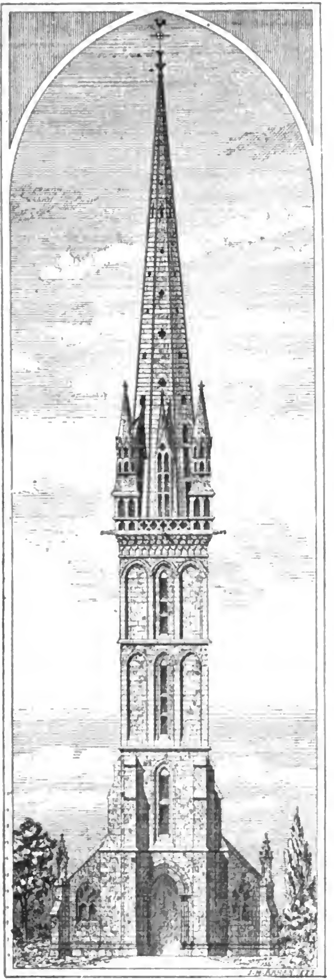
A la limite nord de Saint-Vougay, confinant aux communes de Cléder et de Tréflaouénan, est bâtie la chapelle de Saint-Jean-Saint-Vougay, ainsi nommée pour la distinguer de sa voisine, Saint-Jean-Kerran, en Tréflaouénan. Elle s'abrite en un vallon verdoyant, tout proche de Kergournadec'h. Ses bas-côtés ont été démolis, et l'on a formé de nouveaux murs en aveuglant les arcades basses de la nef. Au maître-autel, Christ en Croix, saint Jean et saint Alar. Autre saint Jean gothique, portant l'Agneau entouré d'une auréole, sur une console à gauche, timbrée du blason des Kergournadec'h *(un échiqueté)*. Un troisième saint Jean existe dans l'embrasure d'une fenêtre, et un saint moine sur un socle, à droite. Une fontaine s'écoule en un bassin pratiqué dans le chevet même de la chapelle, et un petit reliquaire gothique à trois baies trilobées existe près de l'échalier.

Près de la ferme de Kermadec, au bord de la grande route, se voit une motte féodale entourée d'un fossé plein d'eau.

PLOUVORN. — On pense que l'église paroissiale fut dédiée à saint Mahouarn ou Mahorn (Plouëmaorn, dans la Reformation de 1443). D'autres étymologistes voient dans ce nom, *la paroisse sur l'Horn* (Plou-var-Horn) du nom du ruisseau de l'Horn ou de Kerellec qui coule dans le vallon, au-dessus duquel est bâti le bourg.

L'église paroissiale a été rebâtie au siècle dernier, dans le style ogival. De l'ancien édifice on conserva toutefois un élégant clocher à double galerie, datant de 1709, et un portail latéral de style Renaissance. Le cimetière renferme le tombeau de M. Joachim Simon, comte de Trogoff, chevalier de Malte, maréchal de camp et gouverneur du château de Saint-Cloud sous Charles X, qu'il escorta, en 1830, jusqu'à Cherbourg. Le comte de Trogoff mourut en 1840 au château de Keruzoret.

(1) Les de Kerscau portaient : *d'argent à deux dauphins adossés d'azur.*


LAMBADER — Le Clocher

Hauteur : 57m48.

On a voulu voir à Lambader, à un kilomètre au sud-ouest de Plouvorn, les restes d'un établissement de l'ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte. L'abbé Guillotin de Corson, qui a publié, en 1896, dans le *Bulletin de l'Association Bretonne* une intéressante étude sur la « *Commanderie de la Feuillée et ses annexes* » ne fait nul mention de Lambader.

Le clocher de la chapelle de Lambader, haut de 57m48, est des imitations du Creisker dans notre région celle qui s'en rapproche le plus. Aussi le dicton local s'exprime-t-il ainsi :

Ma vefe diskaret Kreisker,
N'en devo ket e bar Lambader. (1)

Ce magnifique clocher qui avait été mutilé par une tempête, le 2 février 1836, et démoli l'année suivante, fut reconstruit en 1882, par M. Le Naour, entrepreneur à Quimper, qu'on a appelé le « bâtisseur de clochers. »

A la même époque, grâce aux dons généreux des familles Boscal de Réals et Audren de Kerdrel on entreprit la resrauration intérieure de la chapelle. Le magnifique jubé, « l'expression la plus parfaite du travail sur bois » fut démonté et reconstitué avec un goût parfait par M. Denis Derrien, de Saint-

(1) Si le Creisker était détruit, Lambader n'aurait pas son pareil.

Pôl-de-Léon, dont nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de parler au cours de ce travail. C'est de ses ateliers que sortent les statues des douze Apôtres qu'on remarque dans le dessin ici donné.

« Le jubé de Lambader, dit le chanoine Abgrall (1) est une large galerie portée sur une sorte de cloison aux compartiments découpés et fouillés avec la plus grande finesse. L'habileté et l'imagination des huchers de l'époque flamboyante s'y sont donné libre champ. C'est un fenestrage compliqué et néanmoins harmonieux, c'est une dentelle avec dessins variés et toujours pleins de grâce. Sur les torsades des deux montants de la porte étaient gravées des hermines ; le ciseau des révolutionnaires les a toutes mutilées comme des emblèmes dangereux.

« La galerie est soutenue en encorbellement de chaque côté de ce chancel, par des nervures et des demi-berceaux. Des pendentifs représentent les anges portant des instruments de la Passion, et au milieu est un beau pélican qui nourrit ses petits de son sang. Un écusson tenu par un ange en pendentif, du côté du chœur, indiquerait que cet admirable ouvrage serait dû à la munificence de Marc de Troerin, époux en 1481 d'Isabeau de Kermellec. La balustrade de la galerie est garnie de panneaux encadrés de beaux motifs flamboyants, tandis que la décoration des panneaux eux-mêmes est dans le genre de la Renaissance.

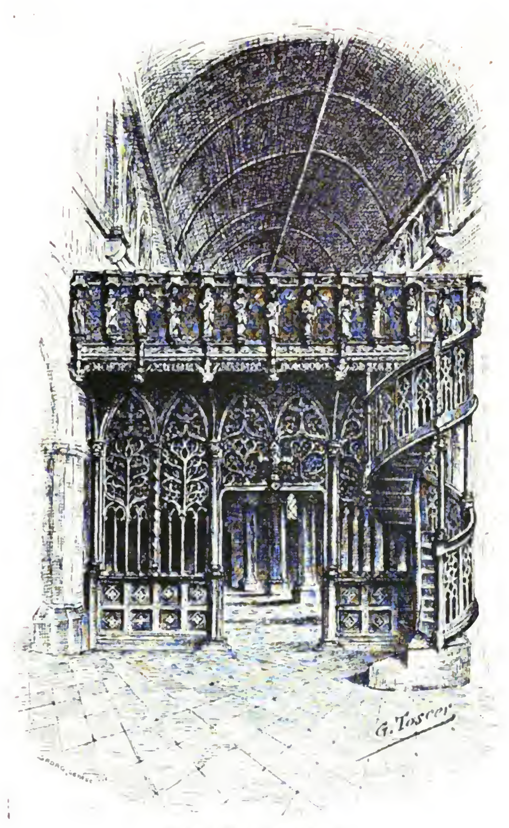
» Et dans tout cet ensemble, ce que l'on devra encore plus admirer, c'est le petit escalier à vis, qui monte au jubé dans l'angle nord, compris et disposé avec une élégance parfaite, indiquant la spirale de ses marches au moyen de ses gracieuses colonnettes. »

Aux murs du chœur sont suspendus des fers d'esclaves, ex-voto de croisés qui furent captifs chez les infidèles. On vénère à Lambader une belle statue en kersanton de Notre-Dame. Au bas de la chapelle sont de nombreuses statues mutilées, en granit, provenant de l'ancien Calvaire.

La fontaine sacrée coule au sud de la chapelle.

Au nord-est de Plouvorn s'étend la superbe propriété de Kéruzoret, dont les bois, bordant la route de Saint-Pôl-de-Léon à Landivisiau, arrondissent leurs hautes frondaisons sur plus de vingt hectares de pays. De longues avenues conduisent au centre du parc, où s'élève le château, gracieux édifice de style Renaissance, partiellement reconstruit en 1669 et remanié récemment. Les lignes élégantes de ses pavillons aux faîtes élevés, ses lucarnes ornementées, ses fenêtres aux meneaux en croix, son portail en plein cintre surmonté d'une belle galerie avec balustrade, s'aperçoivent à travers le feuillage qui lui

(1) Cours d'architecture bretonne professé au Grand Séminaire de Quimper.



CHAPELLE DE LAMBADER

Le Jubé

forme un gracieux cadre de verdure, près d'un étang tapissé de nénuphars. Dans la chapelle, moderne, on conserve les statues de saint Christophe et de saint Trémeur provenant de Lambader.

La famille Le Borgne de Kéruzoret s'est fondue, en 1833, dans celle de Kerdrel, qui possède aujourd'hui le château et y garde précieusement un magnifique cabinet d'ébène, à panneaux et volets sculptés, qu'envierait le Musée de Cluny.

Dans un vallon ombragé de hautes futaies, au bord d'un étang où se reflète la flèche gothique de Lambader, le château de Troérin occupe un emplacement délicieux. Ce château, reconstruit au XVIIIe siècle, passa par alliance de la famille de Troérin aux de la Tullaye, puis aux Boscal de Réals.

Plus au sud on trouve le vieux manoir du Rusquec, aujourd'hui converti en ferme. On y voit deux écussons portant les armes des de l'Estang du Rusquec, partis l'un de Kersaintgilly et l'autre de Poulpiquet. La famille de l'Estang du Rusquec existe encore.

Assez loin du bourg, sur la route de Morlaix, on aperçoit à travers de grands arbres le manoir de Tromeur, en partie ancien, accompagné d'une chapelle dédiée à sainte Anne. Puis s'élève à quelque distance le vieux manoir de Coateren, construit vers la fin du XVIe siècle, par François du Dourdu, sieur de Coateren, sénéchal de Léon, époux de Catherine de Lanuzouarn, douairière de Keroulas. Les murs d'enceinte sont percés de meurtrières et la façade de l'édifice principal ouverte d'un portail ogival et de fenêtres à meneaux.



TRÉFLAOUÉNAN. — Paroisse dédiée à saint Laouénan, Loëvan, Louénan ou Lavan, ami et compagnon de saint Tugdual vers 530.

L'église est un petit édifice du XVIe siècle, à fenêtres gothiques, avec un clocheton à crochets et pinacles. L'intérieur est divisé en trois nefs par deux rangées de piliers ronds supportant des arcades ogivales assez basses. On y voit quelques vieilles statues, entre autres un saint Herbot, mais on remarque surtout les anciennes peintures datées de 1663, qui couvrent le lambris du bas de la grande nef. Ces peintures, divisées en quatorze sujets et figurant les principales scènes de la vie de Jésus-Christ, depuis la Nativité jusqu'à l'Ascension, sont exécutées naïvement, mais non sans quelque mérite, et valent surtout par les détails de leur composition. Jérusalem, avec sa flèche d'église surmontée d'un coq, est une ancienne ville bretonne ; ailleurs, une

forteresse du Moyen Age, reproduit peut-être le château de Kermilin, dans la paroisse.

Une dalle tumulaire portant l'effigie d'un chevalier a été exhumée du chœur de l'église, mais, au lieu de la restaurer dans un enfeu, on a eu l'idée malheureuse de l'encastrer dans le pignon de la mairie. La statue, plus grande que nature et assez grossièrement sculptée, est celle d'un homme d'armes revêtu de son armure et reposant sa tête nue, à cheveux courts et barbe rase, sur un coussin que soutiennent deux angelots. Ses mains gantées sont jointes sur sa poitrine, et il porte une chemise de mailles qui dépasse sous les tassettes de sa cuirasse. Ses pieds s'appuyaient sur un lion. Une dague est posée à sa droite ; à gauche est accôté à son brassard un écusson portant un écartelé avec un lambel en chef.

Ce chevalier doit être Alain Tournemine, seigneur de Coëtmeur, en Plougourvest et de Kermilin, en Tréflaouénan, homme d'armes à la montre de 1503, époux de Marguerite du Chastel. Trois écussons armoriés provenant du même mausolée et encastrés aussi dans le mur de la mairie offrent les armes des Tournemine mi-parti de Kerimel et du Chastel, et celles des Kerimel mi-parti de Penhoat.

A l'est du bourg s'élevait le château de Kermilin, forteresse qui existait encore en 1835 et que Fréminville a décrite dans le tome I[er] de ses *Antiquités du Finistère*. Ce château a été depuis détruit, et l'on n'en voit plus que l'emplacement, grande esplanade circulaire bordée de douves marécageuses, où l'on accède à l'ouest par un pont de pierre à deux arches. Une ferme moderne s'est élevée sur les ruines du vieux château. Kermilin avait été pris et pillé pendant la Ligue, en 1590. Il appartenait alors au marquis de Neufbourg, lieutenant-général en Bretagne pour Henri IV.

Le manoir de Crec'hengar, situé sur la route de Plouescat, est un édifice de la fin du XVI[e] siècle flanqué d'une tour en ruines. Sous la Ligue, ce manoir fut également pillé, et l'on rançonna son propriétaire, Yves de Coëtnempren, sieur de Crec'hengar, époux d'Ambroise de Kerliviry. Leur fils aîné Pierre, sieur de Crec'hengar, était gouverneur de Saint-Pôl en 1621.

Au nord de la commune, dans le vallon du Guilliec, on rencontre la ferme de Lanorgar, vieux manoir remanié et défiguré, puis les restes du manoir de Coëtnempren, berceau d'une antique famille dont un membre, Raoul de Coëtnempren, se croisa en 1248. Cette lignée portait : *d'argent à trois tours crénelées de gueules* et pour devise : *Et abundantia in turribus tui.* Elle a produit plusieurs hardis marins parmi lesquels un chef d'escadre en 1756, père du fameux conventionnel Kersaint, décapité en 1793. Le manoir de Coëtnempren, passé plus tard aux Liscoët, était un bel édifice de la Renaissance,

ornée de riches lucarnes de pierre, mais son état de vétusté en provoqua l'écroulement presque total, il y a quinze ou vingt ans. Un jeune homme fut écrasé dans son lit. Aujourd'hui, on n'y voit d'ancien que le portail de la cour, défendu par une petite tourelle percée de trois meurtrières.

Un peu plus bas s'élève *Coëtnempren-Coëtelez*, vieille maison gothique pittoresquement campée sur une butte rocheuse dominant la rivière, l'étang et le moulin seigneurial.

Dans l'ouest du bourg était autrefois la chapelle de Saint-Jean-Kerran. Avant la Révolution, on y conservait le berceau de saint Hervé, dont l'attouchement provoquait maintes guérisons. Cette chapelle est actuellement détruite, et le mausolée d'un Rosmadec que Fréminville y avait vu, a disparu. On n'en retrouve plus que quelques pierres moulurées dispersées sur un tertre, au pied d'une croix moderne. Quelques mégalithes se voient dans une prairie voisine dépendant de Bodilio. — *(Louis Le Guennec).*



CLÉDER. — Selon Albert le Grand, le fondateur de la paroisse fut saint Ké ou Kénan, surnommé Collodoc, né en Hybernie vers le milieu du ve siècle.

Saint Ké, ermite en Grande-Bretagne, quitta ses compagnons après leur avoir nommé un supérieur et s'embarqua pour l'Armorique avec plusieurs de ses disciples. Ils abordèrent à la côte de Léon au lieu même où est aujourd'hui l'église de Cléder.

L'édifice actuel est moderne, ayant été construit sous le rectorat de M. Jean-Marie Le Got, décédé le 18 décembre 1835. De l'ancienne construction on a conservé la tour à double galerie de 1697, surmontée d'une flèche élancée datant de 1700 et portant l'inscription :

PRIGENT, RECTEUR DE CLEDER
YVES MOYSAN ET GUILLERM, CURÉS.

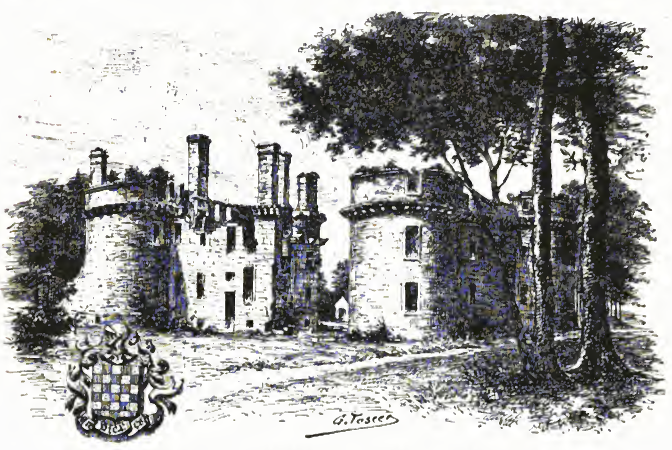
L'ancien ossuaire est transformé en chapelle, mais le petit oratoire qui, dans le cimetière, contenait le tombeau de saint Ké fut démoli en 1787.

Tout au sud de la commune de Cléder, à six kilomètres du bourg, sont les ruines imposantes du château de Kergournadec'h. La famille de Kergournadec'h, issue du seigneur Nuz, ce jeune homme de Cléder, qui aida saint Pol Aurélien à combattre le dragon de l'ile de Batz (voy. pp. 442 et 443) portait : *échiqueté*

d'or et de gueules. Devise : *En Diex est*, et *Chevalerie de Kergournadec'h*. Un ancien proverbe disait :

Araoc ma voa Aotrou e nobleac'h
E soa eur Marc'hec e Kergournadeac'h. (1)

La terre de Kergournadec'h passa, vers l'an 1500, dans la famille de Kerc'hoent, puis dans celle de Rosmadec en 1616. A l'époque de la Révolu-



RUINES DU CHATEAU DE KERGOURNADEAC'H
A gauche, armoiries des chevaliers de Kergournadeac'h

tion elle appartenait au marquis de la Grandville et est enfin devenue la propriété des comtes de Guébriant, par acquêt, en 1878.

La construction du château de Kergournadec'h est attribuée à Sébastien de Rosmadec. Commencé en 1630, sur un plan inspiré par les vieilles forteresses féodales, le travail fut poussé si vigoureusement par le marquis que, sans être achevé, le château présentait déjà un aspect imposant, lorsque Wulson de la Colombière le reproduisit au frontispice de sa *Science héroïque*, publiée en 1644. Cette gravure figure Kergournadec'h avec ses quatre tours coiffées de coupoles

(1) Avant qu'il y eut monsieur ou seigneur en aucune maison, il y avait un chevalier à Kergournadec'h.

revêtues d'ardoises que surmontent des lanternes à colonnes terminées par des girouettes figurant de petits cavaliers la lance au poing.

Le château de Kergournadec'h, qui ne fut jamais achevé, fut acquis en 1726 par Mathieu Pinsonneau, maréchal héréditaire du Léonnais. C'est à sa veuve qu'on attribue la ruine du château. Voulant pousser son fils à la Cour et craignant que l'attrait de la résidence ne le retînt en Bretagne, elle autorisa ses vasseaux à enlever toitures et planchers, en emportant les matériaux à leur convenance. On comprend si chacun se rua à la curée : de la superbe demeure il ne resta bientôt plus que les murs, dont une partie des pierres servit plus tard à la construction des églises de Plounévez-Lochrist et de Plouider.

A un kilomètre et demi au nord du bourg, au bout d'une longue avenue de chênes, s'élève le vieux et pittoresque manoir de Tronjoly, formé d'un corps de logis flanqué de deux ailes latérales. Le portail et la lucarne centrale sont ornés dans le style ogival ; les autres lucarnes, à fronton ou en hémicycle, indiquent le XVII[e] siècle. Dans l'angle de droite est un élégant pavillon à toiture élancée, percé de fenêtres à meneaux. Sur le pan coupé de ce pavillon on lit une curieuse inscription en caractères gothiques :

Ouir messe ne tardit hōme
Dōner aumone ne povrit hōme
Bien autrui ne richit hōme

L'aile droite offre, sur son portail, les armoiries en alliance d'Olivier de Kergoët et de sa femme Marie du Louet, seigneur et dame de Tronjoly, en 1580. Au milieu de la cour se trouve une grande vasque circulaire, et devant règne une terrasse à balustrade, terminée aux deux extrémités par la chapelle et un pavillon. Au delà des bois ombreux qui environnent le château se dessine au nord la longue ligne bleue de la mer, au-dessus d'une côte basse, semée de rochers et de dunes.

La famille de Kergoët de Tronjoly, connue depuis Guyon, époux vers 1380 de Marie de Kergozvien, s'est fondue dans Parcevaux, par le mariage en 1738, de Claude-Marie de Parcevaux, sieur de Keranvar, chef d'escadre en 1764, avec Marguerite de Kergoët, fille de Louis, sieur de Tronjoly, et de Gabrielle de Gouyon de la Palue, d'où la terre de Tronjoly a passé par alliance, il y a quelques années, à la famille Hervé du Penhoat.

Non loin de Kergournadec'h existe, au milieu d'un bois de haute futaie, le vieux manoir de Kermenguy, reconstruit au XVII[e] siècle et orné de grandes lucarnes de pierre. Yves Derian, sieur de Kersullien, descendant d'un sénéchal

de Bretagne en 1352, épousa en 1410 Bazile de Coëtaudon, dame de Kermenguy et de Kerabret. Leur petit-fils Tanguy, époux de Plézou de Launay, prit vers 1500 le nom de Kermenguy, et cette terre est toujours restée depuis dans la même famille. Kermenguy porte : *losangé d'argent et de sable, à la fasce de gueules chargée d'un croissant d'argent*. Devise : Tout pour le mieux.

Un autre manoir plus considérable était celui de Kerliviry, situé sur la limite de Plounévez. Fréminville le décrit dans le tome Ier de ses *Antiquités du Finistère*. Malheureusement, il a été détruit depuis, et l'on n'y voit plus que la grande vasque circulaire qui décorait l'ancienne cour d'honneur. La famille de Kerliviry, issue en ramage de la maison de Kermavan, s'est fondue dans Tromelin, puis Boiséon, Poulpiquet et Budes de Guébriant. Le joli paysage qu'on embrasse des hauteurs de Kerliviry console quelque peu le visiteur de la déconvenue qu'il éprouve en ne retrouvant pas pierre sur pierre de l'ancien château. Dans la vallée, la rivière court, onduleuse et brillante, sur le tapis d'émeraude des prairies, actionnant çà et là de vieux moulins. Au loin, la haute tour de l'église de Plouescat s'élance vers le ciel, et l'immense mer bleue ferme l'horizon du nord, depuis les falaises de Roguennic jusqu'à la brumeuse pointe de Pontusval.





CANTON DE PLOUESCAT

❦ ❦ ❦

PLOUESCAT. — C'est un bourg important, bien bâti et bien percé, formant une agglomération de 900 habitants, sur une population de plus de 3 000 que compte la commune. Il a conservé sa vieille *cohue,* ou halle en charpente, jadis propriété des barons de Kérouzéré, qui levaient des droits sur toutes les marchandises étalées.

L'église, placée au centre des habitations et rebâtie vers 1860, est un grand édifice de style gothique fantaisiste. La flèche, assez élégante, entourée d'une galerie, est accostée de quatre clochetons. C'est encore, une fois de plus dans notre région, une réminiscence en réduction du Creisker. Dans l'ancienne église bâtie en 1763, on retrouvait quelques piliers et chapiteaux du XIII[e] siècle et, dans le transept nord, un grand bas-relief représentant la Cène.

Les environs de Plouescat, bien cultivés, offrent une suite de petits vallons dont l'altitude ne dépasse guère quarante mètres. Le rivage, au nord de la commune, se termine par des dunes peu élevées, couvertes d'un tapis d'herbe rase qu'émaillent de ci, de là, des touffes de bruyères roses ou de gazon marin aux fleurs mauves et satinées. Dans les landes et les prés, d'énormes roches granitiques surgissent du sol, dressant vers le ciel la masse grisâtre de leurs silhouettes bizarrement découpées. Sur la grève, ils se pressent plus nombreux et forment vers le large des groupes d'écueils où la mer écume sans cesse en grondant.

A deux kilomètres ouest du bourg, la jolie baie sablonneuse du Kernic, presqu'entièrement fermée au couchant par un sillon, étend paresseusement au soleil sa nappe bleue où lourdement seules se balancent quelques grossières barques de goëmonniers. Les grèves blanches de Goulven et les collines basses que dominent les lointains clochers de Tréflez et de Plounévez-Lochrist forment le fond de ce séduisant paysage maritime.

C'est dans l'anse de Kernic qu'en 1778, après son glorieux combat contre la frégate anglaise l'*Aréthuse,* vint mouiller la frégate française la *Belle-Poule,* commandée par le lieutenant de vaisseau de La Clocheterie. Le navire français, dont la mâture, le gréement et la voilure étaient fort avariés, put y débarquer ses nombreux blessés, après avoir échappé à l'ennemi.

A l'ouest du bourg le vieux manoir de Mesguen, édifice du XVII[e] siècle, est une ancienne possession de la famille de Kersauzon. Du côté opposé, sur la route de la chapelle de Notre-Dame de Kerzéan, on trouve à gauche le manoir de Gorréploué, construction du XVI[e] siècle aux fenêtres coupées de meneaux, possédée jadis par la famille de Kergoual, dont le berceau voisin conserve encore ses portes et ses fenêtres gothiques. Là naquit Yves de Kergoual, premier doyen et gouverneur du Folgoët, dont le joli manoir du Doyenné (aujourd'hui le presbytère), fut en partie construit par ses soins. « Yves de Kergoual était le fils d'un pauvre gentilhomme de Plouescat qui lui avait dit souvent dans son jeune âge :

Goustadic d'ar garc'hen
Guelloc'hic ar souben. (1)

» Et pourquoi le potage ? Parce qu'il se composait d'eau, de sel, de choux, de navets, denrées moins chères que le pain ou la tourte. » (2).

Sur un placitre, en face du manoir de Kergoual, s'élève une croix dont le soubassement formant autel porte cette inscription :

JACQVES : MARCHIC : ET : ANNE : THOMAS : ONT : F : FAIRE : CETTE : CROIX : 1667

Dans un vallon tout à côté, une petite croix pattée, entée dans un gigantesque bloc de granit, signale la vieille chapelle de Notre-Dame de Kerzéan, qui parait datée du XVI[e] siècle. Son bosquet de hêtres, sa fontaine et son Calvaire lui font un cadre délicieux.

Dans les blocs erratiques dont est jonché le sol de Plouescat, le chevalier de Fréminville a cru voir un immense *carneillou,* ou cimetière celtique, et il cite comme preuve la trouvaille de coins en bronze et d'autres objets faite sous l'un de ces rochers, près du bourg. Mais le vénérable antiquaire, qui voyait des mégalithes partout, a dû se tromper ici comme à Plabennec. En effet, au nord de Plouescat, les blocs erratiques se montrent si nombreux, augmentant sans cesse de volume et finissant par se confondre avec les rochers du littoral, qu'on acquiert la quasi-certitude d'un bouleversement préhistorique, formant la baie de Kernic et semant au hasard dans les terres d'énormes blocs arrachés aux falaises.

(1) Doucement sur la tourte, Bien mieux vaut le potage.
(2) *Notice sur le Folgoët et ses environs*, par M. de Kerdanet, pp. 51 et 52.

TRÉFLEZ. — *Tréflès, Treles* (qu'Albert le Grand écrit *Treulès*), est cité par *Ingomar,* dans la vie de saint Judicaël, sous le nom de *Tribus Lisiæ.* (J. de la P.)

La paroisse a pour patronne sainte Ediltrude (en breton, *Santès-Vintroc*), reine de Northumbrie, puis abbesse. Elle est aussi honorée à Loc-Brévalaire. La Sainte est invoquée pour les douleurs d'entrailles, les rhumatismes et les maladies de langueur.

L'église, en forme de croix latine, avec un petit porche surajouté à l'est, n'offre pas grand intérêt ; sur la tour carrée à galerie, surmontée d'un petit clocher de forme bizarre, on lit ces inscriptions :

I : GOVENOC : E	M^RE : Y : PODER : RECTEVR
I : DOL : FABRIQVE	M^RE : M : KLIDOV : CVRE

A l'intérieur on s'arrête volontiers devant le joli retable du Rosaire et les boiseries assez belles du chœur. Près de l'entrée du porche on voit encore le coffre aux panneaux moulurés, avec des fleurs peintes, destiné à recevoir la dime.

Dans le cimetière, une petite chapelle sert pour les catéchismes. C'est un édifice rectangulaire avec une basse porte latérale et éclairé par une unique fenêtre de style gothique flamboyant, percée dans le pignon nord.

Le cimetière de Tréflez renferme la dépouille mortelle d'Armand Rousseau, gouverneur général de l'Indo-Chine, qui aimait à venir se reposer dans sa famille, au manoir de Keremma, des fatigues de la vie publique. (1)

Sur une colline, en face du bourg, s'élevait le château de Coëtlez. Rolland de Coëtlez, aumônier et secrétaire de Charles de Blois, chanoine de Léon, de Nantes et d'Angers, dédia la chapelle du manoir à son auguste maître, sous le nom de *Sant-Bléas.* La famille de Coëtlez s'est fondue dans du Chastel, puis Kerimel, Boiséon et Poulpiquet. Le manoir est presqu'entièrement détruit ; la chapelle a disparu.

A l'embouchure du ruisseau de Coëtlez, la propriété de Lannévez, conquise sur les *lais de mer,* fut créée vers 1830 par M. Félix. Les grandes marées des

(1) Armand Rousseau, né à Tréflez le 24 août 1835, est décédé à Hanoï le 9 décembre 1896. Ingénieur des ponts et chaussées, il dirige en 1870 les travaux du camp de Conlie. En 1871, il entre à l'Assemblée nationale où il soutient M. Thiers. Non réélu en 1876, il rentre en 1881 à la Chambre des députés, devient sous-secrétaire d'Etat aux Travaux publics dans le cabinet Freycinet et prend, en 1883, une part active dans la discussion des conventions avec les Compagnies de chemins de fer. Le 29 avril 1885, il est de nouveau sous-secrétaire d'Etat aux Colonies, dans le ministère Brisson, mais non réélu député, Armand Rousseau donne sa démission de sous-secrétaire d'Etat le 9 novembre suivant. Le 19 janvier 1886 il entre au Conseil d'Etat. On sait la mission dont, en 1888, le chargea le Gouvernement à Panama et comment Armand Ronsseau la remplit.

Depuis 1871, il représentait le 2e canton de Brest au Conseil général dont il devint président en 1883. Après plusieurs échecs, il avait fini par forcer les portes du Luxembourg. Armand Rousseau avait succédé comme gouverneur général de l'Indo-Chine à M. de Lanessan, relevé de ses fonctions et rappelé en France.

25 et 26 février 1836, franchirent la digue artificielle qui protégeait l'exploitation, et l'envahirent. Grâce au dévoué concours de toute la population de Tréflez, accourue au son du tocsin, les mesures prises pour conjurer le fléau empêchèrent de grands dommages. Dans ces dunes est la chapelle ensablée de Saint-Guévroc, et sa fontaine.



PLOUNÉVEZ-LOCHRIST. *(Paroisse nouvelle de la chapelle du Christ).* — L'église de Plounévez-Lochrist date de 1870. Elle a été construite par M. Denis Derrien, de Saint-Pôl-de-Léon, sur les plans de M. Rivallin, architecte. Le clocher à deux galeries et la flèche élancée, est de 1757 ; le porche Renaissance, de 1769.

A l'intérieur, dans le bras droit du transept, sont les restes d'un ancien retable d'autel orné des quinze médaillons du Rosaire et de colonnes torses entourées de pampres de vigne, où des angelots se jouent parmi les feuilles et les fruits. A l'angle de cet autel est une superbe *Pieta* polychrome. Dans une attitude douloureusement affaissée, Marie porte sur ses genoux le corps de son Divin Fils. La Madeleine agenouillée, un vase de parfums à la main droite, porte de la gauche à ses lèvres la main du Christ dont un ange baise les pieds, tandis qu'un autre lui soutient le bras droit.

Au-dessous, à côté de ce groupe, est l'enfeu de Jean de Carman, évêque de Léon de 1503 à 1514. C'est un beau monument en kersanton, de style gothique flamboyant dont l'arc en contre-courbe et les pinacles d'angles sont décorés de feuilles de choux. Dans le milieu du soubassement des anges portent les armes pleines des Carman ou Kermavan-Lesquélen, timbrées d'une mitre d'évêque ; sur les côtés deux autres anges portent les mêmes armes, écartelées de Lanuzouarn. Ces écussons sont séparés l'un de l'autre par la devise :

memento tuus S

courant de chaque côté sur une banderolle.

A deux kilomètres au nord-ouest du bourg, est le village de Lochrist, ou *Lochrist-an-Izel-vez,* sur une colline qui domine un riant vallon plein de verdure et de fraîcheur. C'est là que le chef breton, saint Fragan ou Frégant, père de saint Guénolé, livra en l'an 401 une sanglante bataille à une armée de pirates débarqués sur nos côtes. « Pendant le conflit, dit Albert le Grand, saint Guénolé, comme un autre Moïse, priait avec ferveur. Après la victoire, il

exhorta son père et les chefs de l'armée d'employer le butin pris sur l'ennemi pour bastir un Monastère en l'honneur de la Sainte Croix, au mesme lieu où fut donnée la bataille. » Telle est l'origine de Lochrist, qui fut un riche Prieuré au Moyen Age.

La chapelle actuelle est moderne et sans style, mais sa tour carrée, portée sur quatre arcs en ogive, est surmontée d'une flèche octogone, courte et



CHAPELLE DE LOCHRIST

Dessin de L. Le Guennec.

trapue, percée d'une lucarne à la base de chaque côté. A quelle époque remonte ce monument? Est-il du XIe ou du XIIe siècle ? C'est pour les archéologues, répond le savant abbé Abgrall, une énigme presqu'impossible à déchiffrer.

Dans le dallage, devant le chœur, en dehors du sanctuaire, est encastrée une pierre tumulaire de 1m95 sur 0m80 ; elle recouvre les restes d'Alain de Carman, décédé le 5 février 1212, le jour de Sainte-Agathe, dit l'inscription mutilée, en capitales gothiques, qui entoure la figure gravée en intaille du chevalier.

A l'angle sud-est de la chapelle est déposé un sarcophage en granit, grossièrement taillé, indiquant vaguement dans son contour une forme humaine enveloppée d'un linceul. Au fond de ce cercueil, creusé d'environ 26 centimètres, est percé, à 75 centimètres des pieds, un trou circulaire destiné à l'écoulement des sérosités provenant des entrailles, les parties musculaires se conservant ainsi avec les ossements, en produisant une sorte de momification du cadavre. Les dimensions extérieures de ce sarcophage sont de 2m23 de

longueur totale, de 60 centimètres de largeur à la tête et de 43 centimètres aux pieds. L'abbé Euzenot (*Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, 1881, p. 175) l'attribue, d'après ses dimensions et ses caractères, à l'époque carolingienne.

A l'est de la commune s'élève le château de Maillé, érigé en comté en faveur de Charles de Maillé, marquis de Carman, par lettres patentes de 1626.

« De belles avenues conduisent au château de Coëtseiz-Ploë *(le bois des sept paroisses)* ainsi nommé du nombre des paroisses sur lesquelles s'étendait sa juridiction. Ce château, appelé aujourd'hui Maillé, appartenait dès le XIII[e] siècle à Alain de Kermavan, inhumé comme on l'a vu à Lochrist. Au commencement du XVI[e] siècle, Françoise, héritière de Kermavan et de Coëtseiz-Ploë épousa Jean de Ploësquellec, à condition que les enfants à naître de ce mariage prendraient les noms et armes de Kermavan. Maurice, leurs fils, fut marié vers 1550 à Jeanne de Goulaine et reconstruisit le château actuel, où l'on voit les armes de Kermavan coupé de Lesquélen et mi-parti de Goulaine inscrites dans de riches cartouches de la Renaissance, sur une pierre provenant du portail et sur une clef de voûte en pendentif. L'aile gauche, seule à citer aujourd'hui, se compose d'un fort beau pavillon carré, divisé en trois étages par trois rangs superposés de colonnes appartenant, en commençant par le rang inférieur, aux ordres toscan, ionique et corinthien. Une tourelle ronde, adossée à ce pavillon, s'élève à une grande hauteur au-dessus des combles. Cette tourelle, terminée par une plate-forme d'où l'on jouit d'un vaste panorama, au nord sur la Manche et au sud sur les montagnes d'Arrée, rappelle la guérite destinée à placer la vigie dans les châteaux-forts (*Bretagne Contemporaine, Finistère*, p. 79). »

La terre de Maillé fut vendue en 1789 par les Rohan-Chabot aux Ameline de Cadeville, puis acquise par le baron Dein. Après la mort de son fils aîné, en 1896, les héritiers ont ravagé la propriété, abattu les avenues et les futaies séculaires. Maillé appartient aujourd'hui à la famille Nielly.

En suivant le chemin de Lochrist à Plouescat, on laisse à gauche, non loin de la grève, le petit manoir de Kersabiec, qui au XVIII[e] siècle appartenait à la famille Sioc'han, dont le nom s'est illustré par la part active qu'elle prit aux guerres de l'Ouest, de 1792 à 1832.

De nombreuses pierres mégalithiques existent sur le territoire de Plounévez, où ont été faites plusieurs trouvailles de l'époque du bronze et de l'époque gallo-romaine.

LANHOUARNEAU. *(Terre d'Huvarné, ou de saint Hervé).* — Ce fils de Harvian et de Rivanone, sœur de saint Rivoaré, naquit au manoir de Lanrioull, en Plouzévédé. Hervé, qui était aveugle de naissance, passa la plus grande partie de sa vie à Lanhouarneau, et y mourut. Dans une crypte

de l'église, on voyait jadis le tombeau du saint aveugle, sculpté par le « tailleur d'imaiges » Coye. Ce tombeau n'existe plus.

L'église est surmontée d'une massive tour gothique, à balustrade flamboyante que termine une flèche flanquée de quatre épais clochetons. Sur le porche latéral sud on lit une date de 1582. L'entrée en plein cintre sculpté, soutenu par des colonnes à tambour, est accostée de deux colonnes corinthiennes cannelées. La corniche à large moulure porte l'inscription :

JEAN : TOVLLEC : Y : BERTHOV : ET : J : MESGVEN : FABRIQVES /// 1773.

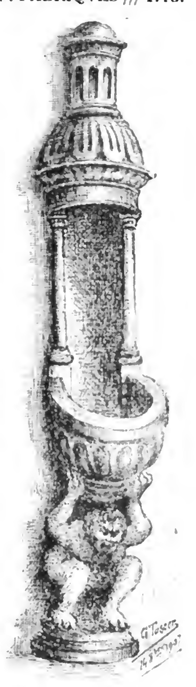
Le pignon et les contreforts d'angles s'amortissent en lanternons. A l'intérieur du porche, des niches à arc, séparées par des colonnes d'ordre ionique abrite les statues des douze Apôtres ; dans la niche, au-dessus de la porte du fond, est une statue de Notre-Seigneur.

L'église a une nef très élevée et un transept. L'abside est percée de trois hautes fenêtres garnies de forts beaux vitraux modernes, représentant des Scènes du Nouveau Testament, fabriqués en 1868 à Lanhouarneau même, par un M. H. Laurans, dont l'atelier existait encore à la fin du siècle dernier. On s'étonne de trouver là ces belles verrières qui, pour la richesse et l'harmonie du coloris peuvent rivaliser avec les meilleures production du XVIe siècle.

A l'angle sud-ouest du cimetière est un ossuaire de la Renaissance, dont la façade est décorée de colonnes ioniques. Dans cet ossuaire, aujourd'hui transformé en chapelle, est un très joli bénitier en granit, aussi de la Renaissance, où la fantaisie de l'artiste a représenté un diablotin furieux d'être obligé de porter la cuve du bénitier.

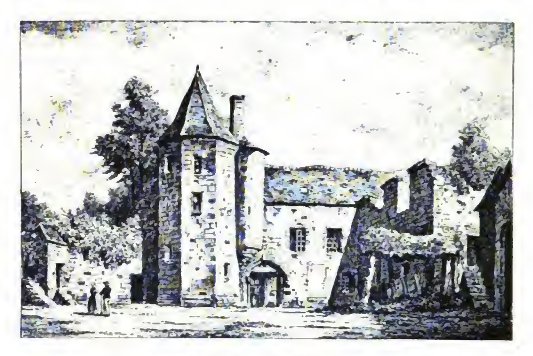
Une pierre tombale de 2m10 de longueur sur 0m75, déposée à l'entrée du cimetière, porte sculpté en ronde bosse la statue d'un chevalier de Carman, reconnaissable au lion gravé en relief sur la cuirasse. Malheureusement cette belle pierre est bien mutilée.

Au sud du bourg, on rencontre le manoir ruiné de Coatmerret, jadis importante seigneurie avec haute justice. Le grand portail ogival de l'entrée



LANHOUARNEAU
Bénitier Renaissance dans l'Ossuaire

et les ruines de l'édifice principal qui n'offrent plus que quelques pans de murs indiquent le XVe siècle. A l'entrée de l'avenue gisent, près d'une fontaine, les débris d'une belle croix armoriée. On y relève deux écussons, l'un chargé *d'un lion*, l'autre mi-parti *d'un lion* et d'un coupé *d'un lion et d'un burelé de dix pièces*. Ce sont les armes de Messire Guillaume de Launay, seigneur de Coëtmerret en 1460, et de sa femme Françoise de Lesquélen, de la maison de Penfeunteniou. Leur petite-fille et héritière Louise de Launay, dame de Coatmerret, épousa en 1520 Rolland de Kersauson, seigneur dudit lieu.



MANOIR DE MORIZUR

Dessin de L. Le Guennec.

A un kilomètre à l'est du bourg, dans une prairie bordant la grand'route, coule la fontaine de Saint-Hervé, où l'on se rend processionnellement le jour du pardon.

Tout à l'ouest de la commune, sur les pentes d'un délicieux vallon boisé, se cachent les ruines du vieux manoir de Morizur, qui conserve encore sa belle tourelle gothique à pans coupés. Louis, seigneur de Morizur, comparut en homme d'armes à la montre de 1503. Cette famille s'est fondue dans Lesmais, puis Kérouzéré, Kerc'hoent et Pastour de Kerjan. De l'autre côté du vallon, dans une position formidable, se trouve le château primitif de Morizur, enceinte retranchée avec douves et motte.



Le Gérant : F. Georgelin. *Brest, Imprimerie rue du Château, 4.*

Le Finistère Pittoresque

(SITES & MONUMENTS)

Première Partie : Pays de Léon & Tréguier

Un volume de luxe grand in-8°, de 640 pages, texte elzévir contenant plus de 200 gravures

publié en huit fascicules



Le prix de chaque fascicule, d'environ 80 pages, grand in-8° Jésus, est de 1 fr. 50 pour les souscripteurs au volume complet.

Adresser les demandes à M. A. KAIGRE, Directeur de l'imprimerie, 4, rue du Château, à Brest.







